

## **Léo Henry**

# DE QUOI hier SERA FAIT

un livre écrit dans le cadre d'une résidence d'artiste au Musée historique de la Ville de Strasbourg entre octobre 2016 et janvier 2017

Latitude N 48° 34′ 47″

Longitude E 7° 45′ 2″

tout le temps de l'univers

# **PITCH**

De quoi hier sera fait raconte, en empruntant aux techniques de la psychogéographie, de la recherche historique et de la prospective science-fictive, un récit du terrain sur lequel est bâti le Musée historique de la Ville de Strasbourg, depuis le big-bang et jusqu'à la fin des temps.

Le projet s'articule autour de l'écriture de trois textes, relevant à la fois de la documentation scientifique et de la fiction. Chacun d'eux a été présenté dans le cadre d'une rencontre.

« Avec toutes ces réécritures de l'histoire, on ne sait jamais de quoi hier sera fait. »

blague soviétique

# LE DÉBUT

« Vouloir retracer l'histoire très ancienne de la région de Strasbourg et des hommes qui y habitèrent avant la fondation de la cité, présente d'énormes difficultés. Suite à la subsidence, lent enfoncement du sol, toutes les manifestations de la vie, toutes les traces des activités des hommes, ont été lentement enfouies à plus ou moins grande profondeur. »

André Thévenin, *Histoire de Strasbourg des origines à nos jours*, vol. 1, p. 35

Le calendrier cosmique de Carl Sagan est une tentative de rabattre l'histoire de l'univers sur une échelle humaine. Les treize virgule huit milliards d'années qui nous séparent du Big Bang y sont détaillés sur une année unique. Nous sommes invités à nous poster aux tout derniers instants du tout dernier jour de cette année théorique, et à regarder vers l'amont, dans l'abîme des mois qui nous précèdent.

À cette échelle, la planète Terre ne se forme que dans le dernier quart de l'année et le courant du mois de septembre.

Les mammifères apparaissent dans la journée du 26 décembre.

L'évolution d'homo erectus en homo sapiens a lieu le 31 décembre vers 22h48.

Tout ce que nous considérons comme faisant partie de notre histoire, c'est-à-dire cette durée au cours de laquelle l'humanité a été capable de produire et d'accumuler des traces, des récits, de la connaissance, a eu lieu au cours des vingt dernières secondes de l'année de Sagan: l'agriculture, les premières villes en Mésopotamie, la Chine dynastique.

Notre an zéro tombe à minuit moins 4 secondes.

Christophe Colomb touche l'Amérique à moins une.

Bien que la première version de ce calendrier cosmique ait été publiée en 1977, il est toujours d'actualité. À cette échelle, la durée d'une vie humaine n'est que de quelques centaines de millisecondes: c'est-à-dire, strictement, le temps d'un clin d'œil.

•

Parler de cet endroit où nous nous trouvons ce soir avant que la Terre n'existe n'a pas beaucoup de sens.
Certains ont postulé qu'au tout début,
l'univers faisait à peu près la taille d'un ballon de football,
infiniment dense et infiniment chaud.
Mettons donc que c'est de ce ballon que nous partons,
avant de sauter par-dessus onze millions de millénaires,
jusqu'à ce qu'existe ici une planète stable,
à la croûte complète et durable.
Passons directement du premier janvier de Sagan
au courant de son mois de novembre,
pour tâcher de comprendre ce que nous avons sous les yeux
il y a quelques deux mille cinq cents millions d'années.

### LE DÉBUT

D'abord, ce qu'il n'y a pas. Pas de ville, bien sûr, puisque pas d'humains. Pas de vallée du Rhin. Pas de Vosges, pas de Forêt-Noire.

Cela fait deux mille millions d'années que le cycle de l'eau a commencé.
Que le long processus d'érosion puis d'induration des roches se produit.
Le plateau de notre continent sans nom est régulièrement submergé.
Pas de plantes, donc, mais des animaux à exosquelettes, des crustacés et des cnidaires réunis en colonies et formant des récifs.
Ici, tout autour de nous, au-dessus de nos têtes, il y a un océan chaud.
Si on regarde attentivement, on aperçoit, qui s'étire quelques mètres sous la surface, la longue crête d'un récif corallien.

L'océan va et vient. Les coraux deviennent, à l'assèchement des terres, des marécages houillers. Sur le continent émergé, les plantes prolifèrent. Nous sommes dans une forêt chaude et humide. Des arbres, des fougères, des champignons bizarres, des humus. De la matière organique qui sédimente et qui, compressée plus tard par l'apparition d'une chaîne de montagne, se changera en houille.

Les roches gardent trace de toutes ces formes de vie.

Des fossiles d'ostracodes sont saisis
lors de la formation du marbre de Russ.

C'est d'ailleurs la forme de ces cadavres d'animaux très anciens qui nous permet de dater l'époque de formation des roches.

Car contrairement à l'histoire des pierres, qui est cyclique,

faite de perpétuelles destructions et reformations, l'histoire de la vie est bizarrement à sens unique. Les formes abandonnées ne sont jamais reprises à l'identique. Tout est toujours renouvelé. La vie, sans cesse, avance.

Nous avons fait un saut dans le temps. Nous voici il y a quatre cents millions d'années. Nous n'avons pas bougé d'un centimètre. Le temps seul a passé. Et voilà qu'à l'océan tropical succède une chaîne de montagne himalayenne. Un massif colossal s'est formé. dont les sommets culminent à plus de cinq mille mètres.

On l'appelle massif hercynien, produit de l'affrontement de deux continents: le saxo-thuringien au nord, le moldanubien au sud. Leur ligne de fracture passe à deux pas d'ici, dans l'actuel val de Villé, et le terrain soulevé court à travers toute l'Europe, depuis l'actuelle Armorique jusqu'au massif Bohémien. La chaîne est ponctuée de volcans, le plus proche de nous étant celui du Nideck.

Comme toutes les montagnes, Hercynia est le fruit des convulsions de notre planète. Elle naît plus de dix mille mètres sous la croûte terrestre. Profitant du choc des plaques continentales, les magmas s'infiltrent par les failles, surgissent à l'air libre. Les changements brutaux de température et de pression changent les magmas en granite, mélange stable de quartz,

### LE DÉBUT

de feldspaths, de micas. Les roches s'accumulent, la montagne se forme, de plus en plus haute, partant de plus en plus sujette au travail d'érosion du vent et de l'eau. Le granite s'altère alors, devient meuble, s'use, s'effondre en sable. La gravité accumule les grains dans les creux où l'eau calcaire, chargée de silice en solution, travaille ses couches et agit comme du ciment. Les strates s'indurent. Elles redeviennent des roches.

Rocher. sable.

nouveau rocher.

À partir des granites de la chaîne hercynienne, le cycle d'altération et d'induration crée un nouveau type de roche, auquel l'oxyde de fer donne sa teinte particulière: le grès rose.

Il faut deux cents millions d'années d'usure pour que le massif hercynien soit presque totalement arasé. Pour que le sol sur lequel nous nous tenons soit, à nouveau, presque plat.

Les océans vont et viennent à la surface de l'Europe. Nous sommes à nouveau sous l'eau. Puis à nouveau au sec. Des générations de forêts. Des milliers d'espèces vivantes naissent, meurent, laissant pour seule trace quelques rares silhouettes imprimées dans des calcaires ou des argiles. Des lacs sursalés se forment, s'assèchent, créant les futurs filons de potasse. Des biomasses colossales pourrissent puis s'enfouissent: ce sera le pétrole.

Il y a soixante millions d'années commence enfin l'histoire d'une géographie reconnaissable. C'est la date à laquelle notre rift commence à s'affaisser. C'est une grande faille qui relie le lac Mjösa, au sud de l'actuelle Suède, à la vallée du Rhône. Il appartient à un réseau, qui se prolonge au sud par le rift eurafricain: de longues sutures qui cousent encore aujourd'hui la Terre. Tous les ans depuis cette époque, la faille s'effondre d'au moins un millimètre. C'est ce phénomène que l'on nomme subsidence. La subsidence du fossé rhénan, lentement, inexorablement, enfouit, depuis l'Oligocène, toutes sortes de niveaux fossilifères dans les sables, les galets, les graviers et les argiles, macrorestes végétaux, fruits et feuilles. Autant de couches comme autant de pages à effeuiller d'un livre très ancien, juste là, sous nos pieds. La subsidence forme et maintient l'existence du fossé rhénan.

Le Rhin, entendons-nous bien, ne passera pas par là avant une cinquantaine de millions d'années. Pour l'heure, ses eaux empruntent toujours la voie du sud.

Au centre du fossé, la croûte terrestre continue de s'étendre, créant un vide dans la fissure.
Les blocs voisins, petit à petit, y tombent.
Les sédiments marins et continentaux s'accumulent dans la faille à mesure que celle-ci croît.
Le fossé ne cessant de s'élargir, les vestiges de la chaîne hercynienne commencent à basculer à l'intérieur.
Ces pieds de massif effondrés forment les collines sous-vosgiennes.

Il y a deux ou trois millions d'années, une broutille par rapport aux temps que nous avons déjà parcourus à grands pas,

### LE DÉBUT

Vosges et Forêt-Noire se soulèvent. Le Sundgau suit le mouvement, le Rhin, bloqué, se détourne alors vers le nord.

La pente de la vallée est favorable à son nouveau cheminement.

Le Rhin devient l'hôte tardif de son propre fossé.

Il y apporte, en suspension, le produit des érosions du récent massif des Alpes: des granites, des calcaires et des paillettes de métaux précieux, que l'on continuera d'orpailler jusqu'au début du siècle passé.

Cette fois, le monde a un aspect que nous pouvons reconnaître. Le fleuve coule juste là, avec deux massifs montagneux de part et d'autre.

L'environnement est presque familier. Un demi-million d'années passent encore avant les premières traces de présence humaine. Nous sommes en moins six cent mille.

•

Le temps de la préhistoire se décompte en blocs de centaines de milliers d'années. Il est rythmé par de longues périodes glaciaires: Mindel, Riss, Würm. Il dure jusqu'à ce que nous, humains, soyons enfin capables de garder trace de notre propre existence.

Je ne sais pas bien ce que l'on voit, autour de nous. Le tracé des rivières qui nous entourent est encore incertain. Les climats, d'une période à l'autre, changent. Il y a des marécages, puis des bois, puis des steppes, puis le terrain est submergé par un bras du Rhin, puis tout ça gèle, est saisi par un permafrost de plusieurs mètres d'épaisseur, qui met trois mille siècles avant de fondre à nouveau.

On croise, ici, des ours et des chevaux géants, des élans à front large, des hippopotames, partageant le fleuve avec de populeuses tribus de castors. Les forêts d'aulnes, de saules et de bouleaux grouillent d'écureuils. Le pithécanthrope se fabrique des outils en taillant des cailloux avec d'autres cailloux. Il cohabite avec le loup, avec la hyène, avec le mammouth glabre.

Ici vivent aussi, bien plus tard, les éléphants antiques et les rhinocéros de Merck, qui migrent tandis qu'approche la prochaine vague de froid. Ils sont suivis par les ours bruns, par les bisons des forêts européennes et par le cerf géant des tourbières, deux mètres au garrot, trois mètre cinquante de bois d'une extrémité à l'autre. Le lion des cavernes passe aussi par là, félin énorme que l'homme peint, à cette époque, sur les murs de la grotte Chauvet. On n'a pas retrouvé de traces d'occupation humaine sur notre site à cette époque. Nous devions y être, pourtant, à chasser, à cueillir, à inventer de quoi survivre. Des milliers de générations, d'histoires transmises, de chansons, de rituels, de mythes, de recettes de cuisine, de connaissances techniques: pas un souvenir.

La dernière période qui précède le néolithique est froide.

Nous arrivons lentement aux temps historiques.

Nous voici il y a dix mille ans.

Là où nous nous tenons, le mammouth et le rhinocéros laineux fouillent la neige pour y trouver de quoi brouter.

Les forêts sont peuplées de renards, de cerfs, d'aurochs.

Les hommes installent ici un camp provisoire de chasse au gros gibier.

Des abris de fortune sont reconstruits d'une année sur l'autre, relais dans leurs grandes courses sur les talons des troupeaux.

### LE DÉBUT

•

-5000. Date approximative, qui a le mérite de tomber rond. Le climat s'est amélioré.

Il fait meilleur vivre dans notre marécage fluvial.
On y vient pour le petit gibier, pour la pêche,
on y canote dans des barques rudimentaires. L'Ill coule déjà ici.
Sa berge est moins haute de cinq ou six mètres que maintenant,
on est au niveau de la cave de ce Musée, les fesses dans l'herbe,
à prendre le chaud quand il fait chaud.

Au Proche-Orient, depuis longtemps converti à l'agriculture, à l'élevage, à la vie sédentaire, ce réchauffement se traduit par une longue période de sécheresse, qui pousse les populations à émigrer.

Les futurs colons passent par l'Anatolie, remontent les vallées du Danube et de la Neckar.

Ils cherchent de nouvelles terres à cultiver.

Une partie d'entre eux s'arrêtent ici.

Une autre version de cette même histoire, rappelant le destin des habitants de l'île de Pâques, serait la migration d'une population d'éleveurs de Mésie, totalement dépassés par l'expansion de leurs troupeaux de chèvres et d'ovins. Ils décident de quitter leur pays, ravagé par les mandibules animales, pris de court par leur surexploitation de ressources limitées.

Le résultat est le même.

Des hommes du néolithique, des hommes civilisés, viennent faire leur trou dans ce havre de chasseurs-cueilleurs. Les raisons sont géographiques et évidentes: la barrière des Vosges à l'ouest, les sables incultes

de la forêt de Haguenau au nord, le Rhin à l'est, les terres sauvages du Ried au sud.
Entre les montagnes et le fleuve, l'ancienne plaine alluviale riche en lœss est idéale à l'implantation de champs cultivés.
Ce tour d'horizon idyllique est à nuancer par deux défauts de taille: les risques sanitaires liés aux eaux stagnantes.
Et la proximité du Rhin, fleuve tumultueux et imprévisible, qui sort de son lit sans crier gare, devient infranchissable sur un caprice, puis détruit habitats, temples et greniers indifféremment.

La conversion des autochtones au nouveau mode de vie est très lente. Elle est irréversible.

Trois millénaires plus tard, la part de chasse dans la consommation de viande est tombée à dix pour cent.

Le gaulois traque le sanglier pour la forme, mais mange surtout du porc et du mouton domestique.

Les danubiens introduisent aussi la céramique, indispensable à la cuisson et à la consommation de céréales. Ils établissent, d'île en île, un passage à travers le Rhin.

Ils sont les premiers à faire de ce lieu un point de transition. Un carrefour.

À la croisée des chemins, les civilisations se succèdent. On les distingue à leur production artisanale et on les nomme d'après les déchets qu'ils nous laissent.

Au temps du vase rubané, on s'agglomère en hameaux, on cultive des céréales et on vit en compagnie de chiens domestiques. Tout ça se passe un peu plus à l'ouest, à distance respectueuse du fleuve, là où la terre est la plus fertile. Les morts sont inhumés par groupe, corps en position contractée, tête vers l'est, couverts d'ocre rouge.

### LE DÉBUT

Au vase poinçonné, tout le monde revient vivre ici.
Ce qui deviendra l'île centrale de Strasbourg
est densément construit d'habitats permanents.
On fait tenir tout ça grâce à des pilotis
plantés dans la terre boueuse.
Le lieu malcommode est choisi pour sa position défensive.
On va aussi construire sur les premiers contreforts vosgiens,
puis carrément sur les sommets.
Quelque chose menace sans doute à l'est.

Au Michelsberg, on ne se nomme pas par les poteries, qui sont très belles mais trop peu décorées.
On s'implante sur les bords de rivières, ici-même pourquoi pas.
On invente la hache-marteau,
objet versatile et ancêtre du couteau suisse.
On jette les morts en vrac dans des fosses, face contre terre.
Les archéologues qui ouvrent ces tombes s'en offusquent un peu.
Michelsberg est design mais brutal.

Vient ensuite l'âge de bronze. On est vers -2000. Des nomades passent sur des chevaux domestiques. On boit dans des gobelets cordés.

Mille ans plus tard, ce sont les protoceltes qui débarquent. Ils font des tumuli. Le climat est à nouveau chaud et sec et l'île de Strasbourg, c'est-à-dire ici et tout autour, est à nouveau à l'abandon.

Les derniers venus, débarqués d'Europe centrale avec leurs troupeaux, ont besoin de place pour faire paître tout ça. Les marais sont délaissés.

Au bronze final, des habitats sont à nouveau concentrés sur l'île et, plus précisément, sur sa partie sud-est. Les habitants entreprennent de surélever le terrain

à l'aide de caillebotis de branches et de poteaux collés à la tourbe. Un premier travail de surélévation qui se poursuivra pendant des siècles, jusqu'à donner à l'île sa hauteur actuelle, avec ses six à huit mètres de remblai sur toute la surface, deux étages de maison tout de même, permettant de sauvegarder les habitations en cas de crue. Les protoceltes créent des cimetières. Creusent des fours à potier. S'installent pour rester, ou du moins, le voudraient bien.

Il commence à pleuvoir. Il pleut beaucoup. Il pleut longtemps. Le climat change encore, devient océanique.
On est en -800 et la grande île est submergée.
Quand la terre reparaît, c'est à nouveau
un marécage couvert de forêt vierge.
Les habitants ont émigré de longue date,
dans la plaine occidentale pour les éleveurs cultivateurs,
dans la forêt de Haguenau pour les chasseurs.
Ici, c'est un désert.

Les Cimbres et les Teutons dévastent le pays : sédentaire ou nomade, personne ne sait se battre et la bagarre ne dure pas très longtemps. L'île est toujours vide.

Sept siècles passent.

Des oiseaux dans les branches. Des bêtes sauvages.

Des réprouvés, des ermites, des bandits viennent se cacher.

Des pêcheurs s'égarent.

Personne d'autre ou presque, pendant tout ce temps.

Lorsque les hommes reviennent enfin, c'est pour construire en dur. Ils ont des bijoux de bronze et échangent des monnaies gauloises. Ils amènent leurs bêtes, leurs outils. Ils nomment leur pays Argentorate, la colline, l'éminence fortifiée d'Argento.
Peut-être est-ce le nom qu'ils ont donné à l'Ill.

### LE DÉBUT

Les cours d'eau ont pour eux une importance vitale. Pour les Gaulois médiomatriques, la proximité du Rhin est source de vénération et de fierté. Un pont de bois est jeté sur la rivière. Sur l'éminence artificielle de l'île, on bâtit un sanctuaire.

Argentorate n'est encore qu'un village, lointain satellite de Metz. La grosse agglomération est à deux pas, c'est la capitale des Triboques: Brocomagus, la future Brumath. Argentorate, par sa situation et son peuplement médiomatrique, devient lieu d'échange et de rassemblement en cas de danger, de marché, de culte. C'est sans doute parce que sa population n'est *pas* triboque qu'elle est choisie par les Romains en -12, pour y implanter un *castella*, poste frontière d'Empire aux portes des terres barbares.

•

Nous voilà sur le point de passer le cap de l'an zéro.
D'entrer dans cette poignée de secondes qui précèdent minuit, et sur lesquelles, siècle après siècle, on a recueilli tant de documentation.
Nous allons quitter les descriptions de millénaires entiers basées sur la découverte d'une tête de fibule, d'un fragment d'omoplate, d'une entaille dans un caillou, d'une dent de lait, d'un micro-organisme enkysté dans un bloc de marbre.
Nous allons découvrir l'histoire des hommes se racontant eux-mêmes.
Une histoire qui ment, bien sûr, énormément.
Qui invente à chaque instant.
Mais qui est enfin à notre image, à notre mesure.

Nous avons beau regarder le calendrier de Carl Sagan, en tirer de vertigineuses leçons, nous répéter que ces quatre ou cinq secondes ne sont rien à l'échelle de l'univers, nous ne pouvons nous empêcher de leur accorder plus d'importance qu'à tout le reste. Et plus encore à cet instant minuscule, à ce clignement de paupière qui mesure le temps de notre propre existence. Plus nous nous approchons de nous-mêmes, plus le récit du monde nous intéresse et nous préoccupe.

Au cours du prochain millénaire, l'histoire de l'endroit où nous nous tenons ce soir sera celle d'un mur, d'une tour, d'un fossé et d'un gros tas de bois.

•

Drusus invente Argentorate en promouvant le village au rang de camp romain. Une aile de cavaliers auxiliaires, mêlant romains et indigènes, y caserne. Deux mille militaires, deux fois plus de civils au moins. En quelques années, le bled est devenu cité.

Où qu'on les envoie, les soldats de l'armée impériale se font ouvriers. Ce sont eux qui bâtissent la première enceinte de bois et de terre. Eux qui creusent, sur les deux côtés du rectangle à ne pas être déjà bordés par l'eau, des fossés boueux où les pluies s'accumulent.

L'angle sud-ouest du premier camp romain est juste là, à l'endroit où se tient aujourd'hui le restaurant *Zum Strissel*. Son fossé suit le tracé de l'actuelle rue de l'Ancien hôpital, et se prolonge, dans l'axe, jusqu'à l'Ill, coupant presque exactement

### LE DÉBUT

en son milieu le bâtiment dans lequel nous nous trouvons, à quelques mètres de nos pieds.

Ce camp romain, qui est la ville elle-même à l'exclusion de ses faubourgs, est agrandi sous Auguste, sous Trajan, sous Néron, sous Julien. À chaque nouveau tracé, la position du sanctuaire reste la même, ainsi que celle du mur ouest, celui qui nous occupe. Le coin de camp qui nous fait face reste le coin de la muraille mille années durant.

Les enceintes sont démolies un nombre invraisemblable de fois, puis reconstruites, et consolidées en 66, 74, 98, 201, 357. La ville subit des invasions barbares, des insurrections civiles, des incendies, des inondations, des occupations. La dernière mouture du mur romain tient à peu près bon du cinquième au douzième siècle de notre ère. Il est construit en gros moellons de basalte, tirés des carrières du Kaiserstuhl, ce volcan de la chaîne hercynienne qui, il n'y a pas si longtemps dans notre histoire, surplombait ce site de ses pentes abruptes.

Le fossé doublant le mur ouest a été, par moment, raccordé à l'Ill par ses deux bouts, et l'eau y a coulé comme dans un canal. Parfois, il a été totalement comblé. On l'a recreusé, de façon à permettre aux eaux usées de s'écouler jusqu'à la rivière.
On y a fait pousser des fleurs, des arbres, on y a déposé des ordures, empilé des ennemis mourants, brûlé des cadavres.
On y a dormi, ivre mort, certaines nuits de belles étoiles.
On y a conçu des enfants.

En l'an 74, le camp d'Argentorate devient un nœud de la géographie impériale.

La voie romaine du Danube y franchit le Rhin pour se poursuivre dans la vallée de la Kinzig et passer les Vosges. Le rectangle du camp fortifié devient une étape cruciale de la voie de communication qui relie la Gaule aux Balkans. C'est une promotion remarquable pour la ville et un gage sûr de son futur développement.

Aux dévotions locales et romaines, des hôtes orientaux ajoutent le culte de Mithra taurochtone.
Ils apportent également de nouvelles techniques artistiques, révolutionnant l'artisanat local.
Des travailleurs venus de la vallée du Rhône et du Midi s'installent dans la ville en plein boum.
Une école de sculpture originale est fondée.

Quelques siècles d'invasion, de massacre et de pillage mettent bientôt un terme à ce bel enthousiasme.

Au cinquième siècle, Argentorate est la dernière poche de résistance romaine de la région.
Le monde est en proie aux hordes barbares, l'Empire en miettes, mais le *Comes* en charge de la cité fait construire une grande basilique romaine sur le site des sanctuaires.
C'est un homme optimiste.
En 451, Attila passe le Rhin, expurge la place-forte et met un terme définitif à la présence romaine en Gaule.

En cinq siècles d'existence, Argentorate est rasée neuf fois, inondée presque aussi souvent, remblayée et remblayée encore afin de ne pas sombrer. Un port est installé sur l'Ill. On commerce beaucoup dans cette ville. On y noue des intrigues qui scellent le destin d'empereurs de Rome. On s'y regroupe pour mener des batailles décisives: Hausbergen, Champs Décumates.

### LE DÉBUT

On fonde des sanctuaires, des temples fabuleux à des dieux lointains. Le Rhin se fait divinité du panthéon local. On jette des ponts sur des bras d'eau, on érige de monumentales statues de métal afin de les garder.

Une fois Attila reparti, de là où l'on est, il n'y a pas grand-chose à voir de plaisant. Une muraille noircie.
Une tour monumentale à moitié démolie. Une tranchée boueuse, pleine de cadavres, que les oiseaux viennent grignoter.

•

Dans une histoire à la mesure des hommes, on attache beaucoup d'importance aux décisions individuelles. On aime donner le nom des responsables, recréer leur vie, retracer leur destin.

Justifier ces gestes qui modifient apparemment le cours des choses. Il importe peu que ces histoires bricolées soient crédibles.

Ce qui compte c'est de rappeler à quel point nous sommes puissants.

À quel point le monde ne tourne que par notre volonté. Il s'agit d'oublier, en somme, que nous vivons dans les toutes dernières secondes du tout dernier jour de l'année de Sagan et que nos agitations ne sont que d'infimes frissons dans l'instant que dure le clin d'œil qui nous est dévolu.

Drusus fonde le premier camp romain en -12. Attila rase Argentorate en 451. Arbogast ressuscite Strasbourg en 510.

Arbogast surgit de la forêt de Haguenau où il vivait en ermite, pour s'installer dans la cité reconstruite.

Le site romain est devenu un site franc.

Les barbares, pas si bêtes, ont conservé des occupants précédents ce qui semblait fonctionner. Le réseau de routes est resté intouché.

La ville toujours un carrefour, entre le Rhin, l'Ill,

la Bruche et la voie est-ouest passant les Vosges.

Argentorate est renommée Strateburgum, la ville des routes.

Strasbourg pour faire simple.

Arbogast est un missionnaire chrétien.

À peine arrivé, le voilà évêque.

Sur le site de l'ancienne basilique romaine,

établi sur le site de l'ancien sanctuaire protocelte,

Arbogast fait construire une première cathédrale.

Strasbourg a beaucoup perdu en population.

Tout le monde, ou à peu près,

tient à l'intérieur de l'enceinte romaine.

Les murs du castrum sont à nouveau consolidés, la grosse tour d'angle retapée. Le fossé est assaini, recreusé, il ressemble à nouveau à un canal. Des hérons y barbotent, y font leurs nids si on les laisse faire. Contre la muraille, on bricole des cabanes en bois.

Contre la muraille, on bricole des cabanes en bois pour mettre des barques en cale sèche.

Un gros saule pousse là où le fossé rejoint l'Ill,

on choisit de le laisser croître: il fait de l'ombre en été,

un abri quand il bruine, une belle silhouette, vue du pont, en hiver.

On aménage les berges.

On construit des infrastructures de chargement. Des pontons.

Tout le sud de la grande île est lieu de marché.

Les produits artisanaux, les denrées alimentaires,

le vin, la viande, le poisson.

Et puis le charbon, la chaux, les matériaux de construction.

Les pierres des carrières vosgiennes.

### LE DÉBUT

Les troncs des grandes forêts du nord. On se bat pour la place. Ces quelques mètres de rive, juste ici, sont finalement choisis pour le marché au bois. Le vieux saule est arraché.

Des forts à bras tirent sur des poulies. Les cordes grincent. Les barges, déséquilibrées, gîtent.

On jure, on crie, on chante en rythme pour coordonner les efforts. Les grumes sont chargées sur des charrettes à bœufs ou entassées en attendant livraison.

Tout ce coin, entre le canal de défense, le mur d'enceinte et l'Ill, sent l'écorce, la sève, le tronc mouillé.

Quand les tas sont hauts, on ne s'aventure ici qu'à ses risques et périls.

La nuit, cela ressemble à un grand monstre qui dort. Ça se réveille avec le jour: les billes vont et viennent, un homme debout tient les comptes, mesure les pièces, estime les lots, encaisse les sous.

Les champs, dans la campagne, gagnent sur les forêts. Les arbres abattus servent aux hommes à se construire des villes. Les forêts sauvages se transforment en forêts civilisées.

Juste derrière les remparts, la cité est pleine de francs, d'alamans, de gallo-romains, d'hommes libres et d'esclaves, chacun vivant selon les règles de sa communauté. Ernold le Noir, en 820, la déclare « ville bruyante, aux habitants nombreux, florissante d'une prospérité nouvelle [...], nation farouche, comblée de richesses, ignorant l'amour de Dieu, parlant une langue barbare. »

En 982, Otton fonde le Saint Empire romain germanique. Il accorde à Strasbourg le statut de siège épiscopal. L'évêché remplace la caserne romaine.

Ce privilège est dû à un faisceau de décisions, d'aventures, de destins individuels, de batailles dans le sud de l'Italie, d'engagements théologiques et d'intérêts bien compris. Strasbourg devient stratégique. Strasbourg a vocation à grandir.

Je ne sais pas quand le mur sud de notre grand rectangle romain est démoli. Il est là depuis un bail. Son tracé n'a pas bougé depuis mille ans. Il ne sert plus à grand-chose, pour dire la vérité, les limites de la ville n'ayant cessé de s'éloigner. On a construit d'autres remparts, plus loin, sur l'autre rive, et puis plus loin encore. La ville ne se limite plus à cette moitié de la grande île. À sa destruction, les moellons du mur romain sont utilisés pour construire un palais à l'évêque, juste sous la tour sud-ouest. Le glacis occupé par les marchands de bois est dégagé pour planter le verger de Monseigneur. Le commerce des troncs est repoussé vers l'eau. Le long du mur ouest, juste à côté de la porte principale de la vieille ville, les gens d'église fondent un hôpital. Le canal redevient un fossé pour l'évacuation des ordures. Sous les pruniers épiscopaux, en toute saison, stagnent les flots d'immondices évacués des hospices. Les tailleurs de bidoche, tenant étal à deux pas, tirent profit de cette proximité. Tout ça est très joli, en termes de couleur. L'odeur intolérable. On jette du sable, des copeaux de bois, de l'eau pour que ça s'évacue. Lentement, tout ça descend dans l'Ill, au niveau de la Vellemand Burgtor et de ce pont connu maintenant sous le nom de pont du Corbeau.

Le cloaque a gagné un petit nom à lui: on l'appelle Albergrien, plus tard Schneidergrabä.

### LE DÉBUT

Au treizième siècle, c'est un fameux lieu de supplice. *Cadet in merdam*. Petit plongeon dans la fange en matière de sanction pénale.

Au cœur de la vieille ville, c'est-à-dire juste ici, derrière le palais de l'évêque, toujours à la même place, dépassant bientôt les faîtes des toits environnants, en ce lieu où l'on a adoré successivement des dieux sans nom à tête de gibier, Taranis et Cernunnos régnant sur l'après-vie, le couple impérial Jupiter et Junon, Mercure voiturier, Epona sur sa mule présidant au commerce, Hercule compagnon de Bacchus et héraut de carnaval, quelques empereurs de Rome taquinant le divin, le Père Rhin, la déesse des carrefours, la Vierge chrétienne, on poursuit un chantier de quatre siècles qui vise à planter dans le ciel la plus haute flèche du plus haut temple du monde.

Strasbourg est plus qu'un point sur une carte: c'est un signe gigantesque, visible à des lieues à la ronde et depuis tous les points de la vallée du Rhin.

Des centaines d'années de chantier annexent puis délaissent le site sur lequel nous nous trouvons. On y stocke des matériaux, du bois encore, de la pierre. On y loge des compagnons sculpteurs dans des cabanes minuscules. Tout est démonté lors de grandes foires, pour rendre les berges aux marchands, aux visiteurs, aux bateliers venus pour les joutes.

Le sinistre fossé est recouvert de planches, puis comblé. L'hôpital déménage, laissant son nom à la ruelle ainsi créée. •

Strasbourg voit s'épanouir une classe dirigeante bourgeoise. Elle se fait ville indépendante, bricolage politique entre clergé séculier et représentants riches des corps de métiers. Libérale, elle attire un temps les esprits forts, à la voix difficilement audible ailleurs. À deux pas d'ici, juste derrière les marchés, on ouvre la rôtisserie À la Hache. Là-bas, et dans d'autres lieux où l'on peut boire et manger, se tenir au chaud en hiver, on cause beaucoup, on expérimente. Ensuite, on vient s'asseoir par ici, sur ces berges de l'Ill, qui sont à nouveau en friche, à nouveau un jardin ou un lieu de travail, et on regarde la rivière, qui enserre le centre-ville, et on plaisante sur le cours d'eau comme métaphore du temps chez Héraclite.

ou Jean Tauler et on plie le monde à nos visions, on s'appelle Gottfried de Strassburg ou Sebastien Brant et on rénove la littérature, on s'appelle Gutenberg ou Mentelin et on crée la presse à caractères mobiles, on s'appelle Pierre Schott ou Mathias Schürer et on révolutionne la production des livres.

La surface grise, verte ou noire de l'Ill brouille le monde qu'elle reflète.

L'eau coule et coule encore, elle use et reforme notre planète depuis des milliers de millions d'années, elle nous rappelle que tout passe, qu'il faut agir vite, alors on agit et le cours de l'histoire, malgré son irréversibilité, se souvient de nos noms, et les porte un bout de chemin, jusqu'à ce soir en tout cas.

On s'appelle Albert le Grand, Maître Eckart

### LE DÉBUT

On ne connaît plus les noms des béguines, qui œuvrèrent deux cent ans durant dans des communautés féminines, à s'élever vers Dieu et à soulager les souffrances de leurs contemporains: au moins se souvient-on parfois qu'elles aussi ont existé.

•

Strasbourg grandit, grandit encore.
L'enceinte romaine devient vestige historique.
Elle n'est plus qu'une trace, le signe qu'ici, jadis, existait une ville plus petite, comme une marque sur un montant de porte permettant à l'enfant de voir de combien il a grandi.

Nous sommes toujours au centre de la ville.
Le sol sur lequel nous nous tenons est creusé
pour tirer de vieux ossements et les ré-enterrer en dehors de la cité.
Des gens se réunissent pour prendre parti
pour les thèses de Luther puis pour prendre parti contre elles.
Des contrebandiers font sortir des biens précieux
à la barbe de la douane.

Des personnes âgées viennent prendre le frais, des écoliers viennent cracher dans l'eau. Des barrières sont érigées pour empêcher les badauds de bader. Des soldats jouent aux cartes sur un tonnelet.

Des femmes se battent à mort et au couteau.

Des femmes se battent à mort et au couteau

Un cabaret de planche est dressé:

on danse à la belle saison sur une pelouse piétinée.

Une vingtaine de vagabonds couche sous le pont

et met à midi son linge à sécher.

Un chien presque aveugle se couche ici pour ne plus se relever.

Jean Faust, Jean Trithème et Cornelius Agrippa passent l'un après l'autre et sans le savoir, sur ce petit bout de terrain.

C'est l'endroit préféré d'une enfant, qui grandit à deux pas d'ici, c'est son endroit préféré de jeune fille et de femme mûre, son endroit préféré de souvenirs de vieille femme, elle parle de ce lieu à ses descendants, leur dit la lumière, les odeurs perdues, et on se souvient, dans sa famille, du petit bout de terre, que l'on identifie à l'histoire de l'ancêtre, puis on oublie ce lien, puis on oublie la personne, et enfin on oublie qu'on a oublié tout ça.

•

Nous voilà au terme de notre première étape.

La descente le long du toboggan de l'histoire.

Nous sommes en 1586, c'est-à-dire avant-hier.

La ville est à nouveau en chantier.

On prétend construire, ici-même, de grandes boucheries modernes.

Les sols, une nouvelle fois, sont remués en surface.

On dérange, à nouveau, des fantômes,
de plus en plus vagues à mesure que le temps s'écoule.

Puis on construit ceci, qui nous entoure,
qui nous abrite en ce moment même et qui, jusqu'à ce soir, perdure.

À partir d'ici, le temps de notre récit se ralentit encore. Moins de cinq cents années s'étirent de là à là. Une toute petite seconde dans le calendrier de Sagan.

Ce que contient cet instant cosmique, pourtant, est infini.

Mais nous nous occuperons de tout ceci, si vous le voulez bien, la prochaine fois. Texte lu le 10 novembre 2016 et suivi d'un exposé sur la formation du grès bigarré par M. Jean-Claude Gall.

# LE MILIEU

« — Est-ce que des gens encore vivants peuvent voir les fantômes? Phyllis haussa les épaules.

— Certains, mais faut qu'ils soient un peu différents, genre comme les mystiques ou bien qu'ils soient devenus fous. Ceux qui se saoulent ou qui fument de l'opium ou des trucs du même genre, eux aussi, ils les voient. C'est pour ça qu'il y a plus de *pubs* hantés que de n'importe quoi d'autre, parce que les morts aiment mieux traîner là où ils ont une chance de rencontrer quelqu'un d'assez pinté pour les remarquer. Mais même les gens qui sont capables de voir les fantômes ne les remarquent que quand ceux-ci sont en bas, en promenade dans les coutures du monde. »

Alan Moore, Jerusalem, p. 111 - ma traduction



Dans *Jerusalem*, roman démesuré retraçant l'histoire d'un quartier populaire de Northampton, le scénariste et romancier britannique Alan Moore postule que le temps est, en réalité, une dimension de l'espace, et que c'est un défaut de notre perception qui nous donne l'illusion que celui-ci s'écoule.

Pour essayer de comprendre cette idée, il propose la comparaison suivante:

Imaginez que vous vivez dans un monde plat, en deux dimensions, et que vous soyez un jour mis en présence d'une sphère.

La seule façon que vous auriez d'appréhender cet objet serait par le biais de son passage à travers votre plan: un point d'abord, puis un disque de plus en plus grand jusqu'à atteindre le diamètre de la sphère, décroissant ensuite à nouveau jusqu'à un point, et puis disparaissant.

Incapables d'apercevoir, ou même de conceptualiser un objet physique tridimensionnel, vous l'auriez transformé en une forme plate évolutive, un mouvement, un récit.

Si vous aviez la possibilité de vous extraire de ce monde plat, d'acquérir une perception de ce qu'est un volume, vous pourriez réaliser qu'il n'en est rien, que la sphère est un objet fixe et inerte, qu'elle ne se déforme pas, qu'elle reste cohérente.

Si nous pouvions nous glisser dans la quatrième dimension, propose Moore, nous nous rendrions compte, de la même façon, que ce que nous prenons pour le temps n'existe pas. Qu'il n'y a ni début, ni milieu, ni fin, que chaque point de l'espace accueille, pour toujours, la superposition de tout ce qui le traverse, l'a traversé, le traversera.

•

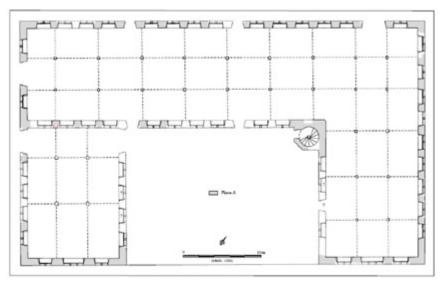
Lorsque je suis entré en résidence au Musée historique, à la mi-octobre 2016, j'ai annoncé aux équipes – conservateurs, animateurs, gardiens, logiers, caissiers – que je venais *pour les fantômes*.

C'était à la fois une plaisanterie, une façon de solliciter des histoires personnelles liées à cet endroit, et, en même temps, un assez bon résumé de ce en quoi consiste mon travail: raconter des histoires faites à la fois de document et d'invention, et marquées par la nécessité de dire. Je ne sais toujours pas si je crois aux fantômes, mais je sais l'importance des histoires de fantôme, qui sont à mon sens, au même titre que les blagues ou les chansons populaires, une des formes les plus brutes et les plus enthousiasmantes de la littérature au sens large.

Pour préparer le chapitre de ce soir, j'ai recueilli des témoignages d'employés ou d'anciens employés sur les manifestations fantomatiques dans le Musée, en particulier celles qui ont eu lieu dans cette pièce même à l'été 2009. Aucune source ne sera ici documentée, par respect pour la confiance dont il m'a été fait preuve, et pour insister sur le fait que notre entreprise, ce soir, est littéraire et ne saurait prétendre à la constitution d'un dossier parapsychologique.

À partir des renseignements qui m'ont été fournis et de recherches personnelles, j'émettrai plusieurs hypothèses sur l'identité de ce spectre, a priori plutôt bienveillant, qui honore le Musée de sa hantise. Je m'aiderai de photographies et de plans, afin de rendre plus claires certaines particularités des manifestations. La géographie va nous intéresser ce soir, ainsi que l'architecture et quelques récits de vie de personnages qui sont passés par là. Si ces visiteurs sont toujours parmi nous, selon la conception moorienne de l'espace-temps, nous devrons nous contenter de témoignages et de bribes, incapables que nous sommes d'entrer dans la quatrième dimension.

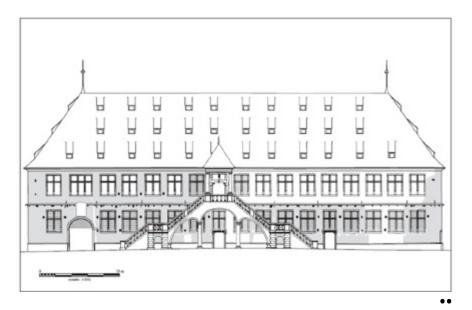
Cette lecture ne relevant en aucun cas de la séance de spiritisme, et n'ayant pas pour intention de provoquer une nouvelle manifestation, nous considérerons les éventuels incidents qui pourraient se produire ce soir comme de simples coïncidences.



Le 20 décembre 1586, il y a 430 ans presque jour pour jour, Hans Schoch, responsable des travaux publics de la ville de Strasbourg, convie par lettre le Conseil des 21 à assister à la pose de la première pierre des nouvelles boucheries.

Après plusieurs décennies d'atermoiements, et alors que l'ancien bâtiment, à côté du poêle de la Mauresse, est de long temps devenu insalubre, la municipalité a fini par choisir un emplacement, voter un budget, sélectionner des artisans et valider un plan. Ces grandes boucheries, statio carnificium, seront établies au bord de l'Ill, à cet endroit où, depuis des siècles, les marchands de bidoche tenaient déjà étal. De part et d'autre d'un fossé puant. À l'ombre d'un grand tas de bois. Depuis un siècle et demi, un abattoir fonctionne au coin du Pont des suppliciés. Les têtes et les pieds des bestiaux tués sont présentés côté rue sur des étals, pour attester de la fraîcheur des viandes. Le nouvel équipement municipal prévoit sa destruction.

Après mûre réflexion, la ville a choisi de voir grand, ouvert, moderne. Un bâtiment en forme de U, ou disons, vu du sud, de fer à cheval. Un volume régulier, avec à peu près autant de hauteur de façade que de hauteur de toit. Une grande cour orientée vers la rivière.



L'ambitieux projet de Schoch est sans doute retenu parce qu'il implique la construction d'un nouveau bâtiment à deux pas de la Douane, là où se tiennent les foires. Une partie des marchands venus en ville pourront tenir leur stand à l'étage de la nouvelle boucherie.

La première pierre, un gros morceau de grès des Vosges bigarré, est mise en place le 11 janvier 1587 au coin nord-est du bâtiment. Il fait un froid de gueux et, on ne sait trop pourquoi, chacun y va de son petit discours.

On se dandine dans le brouillard givrant qui monte de l'Ill. Aucun des bouchers ne s'est déplacé, prétextant du muscle sur le billot.

Steffan Bernhard, le contremaître venu des Grisons, tousse méchamment.

Il ne passera pas le printemps. Paulus Maurer, le Zurichois, se chargera seul de superviser la construction du bâtiment, qui durera jusqu'en avril 1588.

La grande boucherie, parce que posée sur une couche de remblai très épaisse, plutôt meuble et sujette aux infiltrations, n'a pas de fondations à proprement parler. Elle n'a pas de caves, pas de sous-sol, pas de souterrain. Elle repose sur de longs pilotis de chêne afin d'assurer sa stabilité.

Une pause doit être marquée dans la progression des travaux, lorsqu'il s'agit d'expulser les derniers squatteurs de l'ancien abattoir avant de le détruire.

La charpente est ensuite réalisée en une seule campagne, en commençant par le sud de l'aile est et en travaillant en éventail dans le sens antihoraire.

Si l'on compare le bâtiment à un être vivant, on peut donc constater qu'il est curieusement dépourvu de racines, d'assise, d'attache. Sa tête est, par contre, remarquablement développée, avec trois niveaux de combles, des toits très raides, des pignons et une flèche surmontant un remarquable escalier en colimaçon.

Son histoire commence par l'aile est: c'est par là qu'il grandit, c'est de là qu'il surgit.

Comme nous l'avons vu lors de l'épisode précédent, l'histoire de son site d'implantation est liée à celle d'un fossé puant et d'un gros tas de bois.



Le bois est toujours là: il appartient désormais à Wolfgang Schütterlin, qui a son domicile et son entrepôt tout à côté de la boucherie, à l'est. Schütterlin est un gros poisson de la politique de l'époque. C'est aussi un homme borné, qui s'oppose au rachat de son terrain pour l'aménagement des indispensables annexes des boucheries. À cause de son pouvoir et de son entêtement, l'échaudoir et le nouvel abattoir devront être construits dans la cour de la boucherie et en partie sur la rivière.

Pour ce qui est du fossé, si le répugnant tout à l'égout moyenâgeux n'existe plus à l'époque de la construction, il avait persisté dans sa fonction pendant près de mille cinq cent ans.

Presque effacé aux yeux modernes, il a défini après lui le tracé de l'actuelle rue du vieil hôpital.

Il a également laissé, pour ceux qui ont accès à la vraie nature du temps, une barrière infranchissable.

Dans l'*Encyclopédie des fantômes et fantasmes*, Jérôme Noirez nous rappelle que:

«Un fantôme ne peut franchir un cours d'eau, encore moins un océan. (...) En Chine, les *kuei* sont arrêtés par les cours d'eau. Ils ne peuvent ni les traverser, ni même franchir un gué ou un pont. (...) les fantômes sont de mauvais nageurs. Dans toute l'Europe, la coutume voulait que l'on vide ou que l'on couvre d'un torchon tous les points d'eau d'une maison avant la veillée funèbre, sinon, l'âme risquait de s'y noyer et de rester éternellement hanter la maison. »

Le fantôme du Musée Historique n'est pas arrêté par les pierres, sa présence a été attestée juste de l'autre côté du mur est du musée, dans le restaurant le *Pfifferbriader*.

Il n'est pas impossible que sa même présence hante le musée de l'œuvre Notre-Dame, où des manifestations qui pourraient lui être attribuées ont également eu lieu, voire qu'il s'aventure jusqu'au Palais des Rohan, où il aurait un goût particulier pour la galerie des céramiques du Musée d'archéologie.

Dans le bâtiment où nous sommes ce soir, celui des grandes boucheries, il ne semble jamais s'être aventuré au-delà de la frontière invisible qui le divise en deux, la limite de l'ancien fossé, les douves de la première enceinte romaine, l'Albergrien, le Schneidergrabä.

Entre la première pierre et la première poutre de charpente, dans la salle du plan-relief, et jusque sur la berge du ru méphitique, c'est là que se manifeste notre spectre.

Les éléments suivants, recueillis auprès de témoins de première main se qualifiant eux-mêmes parfois de s*ensibles*, serviront de base à notre enquête.



Le responsable des manifestations que l'on appelle la présence, le fantôme, et parfois même Kiki, surnom familier donné par un gardien dans les années 2010, a son centre d'opération ici-même.

Sa plus récente période de grande activité est datée de l'été 2009.

En compilant les récits, j'ai pu lister les phénomènes suivants:

Des lumières oranges clignotantes, au niveau de la porte d'entrée de la pièce et à la hauteur où se situait, avant les travaux de réouverture, le plafond de la salle du plan-relief.
Les lumières semblent artificielles, s'éteignent d'elles-mêmes et peuvent faire penser à celles d'un gyrophare.

LE MILIEU

Des zones de froid localisées, à la température nettement plus basse que celle du reste de la salle. Des courants d'air glacés sans origine notable.

Des manipulations de courants électriques, lumières éteintes ou allumées sans recours à un interrupteur.

Des portes claquées à l'approche des témoins, sans raison apparente, et de façon systématique.

Des apparitions sur les écrans de vidéosurveillance. L'une d'elles laissait deviner une forme humaine de grande taille, aux épaules larges (peut-être des épaulettes), qui interagissait avec un des témoins sans qu'il s'en rende compte, le prenant par la taille. Pour l'emporter, a-t-il été suggéré, ou pour le protéger.

Des zones de flou sur des photos numériques, prises dans la salle des armoires, comme si quelqu'un passait à grande vitesse devant l'objectif à l'instant de la prise de vue.

Une impression d'être observé,des craintes irrationnelles de se faire enfermer ou plonger dans le noir, des sensations de malaise pouvant aller jusqu'à de rares crises de panique, toutes localisées dans la salle du plan-relief, en-dessous de cette dernière (les toilettes du rez-de-chaussée),

ou au-dessus (les combles de l'aile est, en particulier dans l'ancien escalier qui mène du premier au deuxième niveau de greniers).

L'ensemble de ces signes, ainsi que la cohérence de leur localisation géographique, tendent à dresser le portrait d'une hantise fortement liée au bâtiment, relativement bénigne, mue par une forme de rancune ou de désarroi, peu puissante et cherchant surtout à attirer l'attention.

Sans trop préjuger de ma tâche ce soir, j'imagine volontiers un spectre avec de fortes attaches géographiques attendant depuis des années l'heure où quelqu'un racontera son histoire.

Afin d'essayer de satisfaire notre hôte, voici maintenant quelques hypothèses sur son identité.





Première hypothèse: le soldat français à l'abattoir.

dans l'eau déjà usée par les tanneries en amont.

Dès l'ouverture, les bouchers strasbourgeois se plaignent de l'absence, dans le bâtiment, de plusieurs équipements indispensables à leur activité: des chambres froides, un échaudoir, un abattoir pour remplacer celui qui a été détruit et un puits. La fin de non-recevoir, notifiée par le négociant en bois Schütterlin, force les professionnels au bricolage. Les stocks sont installés au rez-de-chaussée des boucheries, sur des demi-niveaux. Échaudoir et abattoir sont construits dans la cour. À défaut de puits, on prend l'Ill pour rincer les viandes,

Les bêtes, venues de la plaine des bouchers, entrent en ville par le pont aux suppliciés (futur pont du corbeau), traversent les halles du rez-de-chaussée de la boucherie d'ouest en est et sont parquées dans ce qui reste de la cour avant d'être abattues. Dans l'actuelle salle du plan-relief, les bouchers ont installé des bureaux, peut-être des appartements de fonction. Ils ont posé des carreaux au sol, installé des poêles, construit des cloisons pour découper leur *open space*. On monte ici depuis la cour, par l'escalier à vis et un petit balcon, qui existe toujours.

Quatre sculptures d'époque ornent les faces des assises: un porc, un bœuf, un bouc et un bélier. Elles-mêmes sont surmontées de figures humaines ou caricaturales: un moustachu ricanant, une belle dame, un fou à grelot, un lion défiguré.



La cour baigne dans le sang. Les bestiaux renâclent au joug. Les porcs crient quand on les égorge avec des accents de douleur étrangement humains.

Jouxtant les bureaux, de l'autre côté de la cloison nord, l'étage de l'aile principale sert aux troupes de théâtre venues d'Allemagne. Pendant les temps de foire, elle est utilisée comme annexe de la Douane.

L'affluence y est telle que l'on doit bientôt ouvrir un second accès à la rue en façade est, et construire un escalier traversant les boutiques qui ont très vite poussé le long des murs de la boucherie.

À la fin du dix-septième siècle, Strasbourg est annexée à la France, comme nœud crucial de la défense du royaume.

Les boucheries, bâtiment municipal, sont mises à disposition des garnisons fraîchement arrivées. En attendant de disposer de locaux adéquats, les combles sont utilisés par les militaires, qui y stockent le fourrage de leurs chevaux.

En 1690, les bouchers se plaignent officiellement de la façon dont leurs nouveaux voisins rangent leurs affaires. Ils accusent les méthodes françaises d'entreposage d'être responsables des grandes fissures du bâtiment. La cohabitation devient plus difficile encore à l'heure de rentrer et de sortir les grains. L'unique accès aux combles reste l'étroit colimaçon de la cour. Au passage des charrettes pleines de grain, les bêtes à abattre s'excitent, s'affolent. Certains bouchers, exaspérés par les va-et-vient de soldats étrangers, oublient parfois à dessein de les bien attacher.

Ce petit jeu entre grands garçons armés dure une bonne vingtaine d'années, jusqu'à la plainte adressée, en 1706, au Magistrat de la ville, dans laquelle M. de Fouchis, le commissaire des fourrages du Roi, exige de la municipalité la construction d'un nouvel accès, par l'extérieur, afin d'éviter toute promiscuité.

L'argument avancé est qu'il craint qu'un jour un meurtre soit commis.

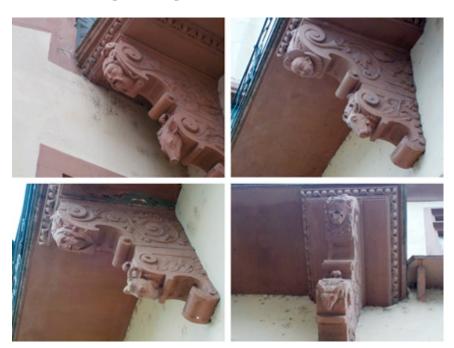
Une échelle est fixée sur la façade est, au-dessus de l'escalier d'accès à la foire.

L'exaspération quotidienne, la détestation réciproque des bouchers et des militaires,

la chaleur étouffante du mois d'août,
les mouches collées dans la sueur des bêtes,
les os qui craquent sous les lames.
Une rivalité personnelle, peut-être, autour d'un jeu d'argent,
d'insultes à la famille. Un emportement politique.
Le lieu se prête aux coups de sang soudains.
La bagarre dégénère, les coups mal retenus.
Un bidasse français reste sur le carreau.

L'affaire est étouffée. De Fouchis se charge des soldats. Les bouchers s'arrangent entre eux. L'échelle finit par tout régler.

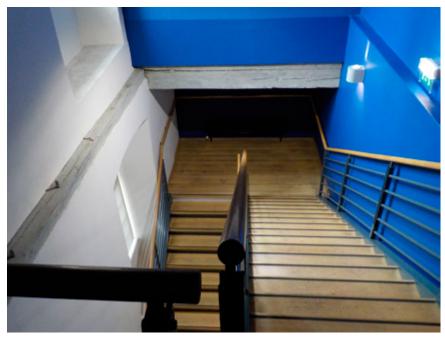
L'esprit de la malheureuse victime, lui, reste attaché à cette cour, en compagnie de ceux de milliers d'animaux amenés pour être abattus, désossés, débités puis vendus au poids, solidaire de ses pairs sculptés sur les assises du vieux balcon.



Deuxième hypothèse: le virtuose alchimiste.

Pour permettre le remontage du plan-relief, et un futur déménagement éventuel, l'architecte responsable de la rénovation du musée a fait construire un escalier d'accès partiellement amovible. Une moitié des degrés, ainsi que le mur est de la cage d'escalier par laquelle vous êtes entrés ce soir, peuvent être démontés. Ceci afin de permettre la descente, pièce à pièce, des différentes parties de la maquette. Dans le plafond, une encoche permet le passage du câble de treuil, une fois la machinerie installée au premier niveau de combles.





En montant les escaliers, les visiteurs peuvent jouir d'un extrait de la Romance, deuxième mouvement du premier concerto pour violoncelle et orchestre en sol majeur du compositeur allemand Carl Stamitz.

Le dispositif de diffusion sonore est couplé à celui de la lumière et commandé par un même interrupteur.

Carl Stamitz est, à la fin du dix-huitième siècle, un promoteur du style galant, embranchement de la musique baroque qui s'intéresse aux mélodies simples et aux émotions directes. Le petit air de l'escalier est immédiatement accessible au visiteur de passage.

Pour qui prolonge son séjour dans le Musée, sa boucle d'une minute et demie finit par entrer dans la tête, par se faire leitmotiv et bande originale du lieu tout entier. Le petit air qui flotte autour du plan-relief. Le souvenir qui trotte dans la tête.

Carl Stamitz est le fils de Johann Stamitz, lui-même célèbre musicien de ce temps et de cette aire géographique.
Originaire de Bohême, Carl renonce tôt à une vie de musicien de cour, pour s'en aller arpenter l'Europe avec son violon alto. Instrumentiste virtuose, compositeur prolixe, il vadrouille de Versailles à Londres et de Stockholm à Saint-Pétersbourg.
Au cours de l'un de ses voyages, sans doute en Grande-Bretagne, Stamitz rencontre et s'acoquine avec un certain Joseph Balsamo, jet setteur parlermitain qui se toque de magie.
Le bonhomme est charismatique et cherche des entrées pour la grande société. Le violoniste et l'occultiste, unis par une même ambition, promettent de rester en contact.

Quelques années plus tard, en 1777, Stamitz se fixe à Strasbourg, sous la protection de François-Xavier Richter, maître de chapelle de la Cathédrale.

Il prend quelques leçons auprès du vieil homme, puis en épouse la fille.

Le couple s'installe dans la vieille ville.

Richter présente Stamitz à Louis-René de Rohan, le dernier cardinal en date de cette longue dynastie, un amateur de philosophie, de lettres, d'avant-garde artistique et de mystères.

Quand l'ami Balsamo, connu désormais sous le nom de comte de Cagliostro, arrive à son tour à Strasbourg en 1780, Stamitz sert de go between entre le prélat et le sorcier.

Cagliostro, dans le Palais, initie la bonne société strasbourgeoise aux traditions mystérieuses de la kabbale et de l'alchimie. La sauce prend tellement bien que, quelques années plus tard,

LE MILIEU

le cardinal de Rohan déclare se demander si, je cite, « Cagliostro n'est pas Dieu lui-même », fin de citation. C'est l'époque funeste où Rohan et Cagliostro s'embarquent tous deux dans l'arnaque au collier de la reine, scandale national dans lequel certains ont lu les prémisses de la Révolution française.

Stamitz vit entre la Cathédrale, le palais des Rohan et la rue du maroquin, dans ce tout petit périmètre où se manifeste notre fantôme, entre fossé et tas de bois.

J'ignore quand il quitte la ville et dans quelles circonstances. Il est plus tard en Allemagne où il se remarie, devient père, cesse de voyager. Il donne des cours de musique et compose frénétiquement.

Le soir, il s'enferme dans son atelier pour mener des expériences. Aucun de ses quatre enfants ne survit plus de quelques années. Stamitz meurt en 1801, à Iéna.

On découvre alors qu'il a contracté des dettes immenses, engloutissant la fortune qu'il ne possédait pas dans ses recherches magiques.

À Versailles, au temps de sa gloire – avant que l'affaire du collier ne l'ait forcé à fuir – Cagliostro vendait à prix d'or l'eau de jouvence, aussi appelée « sérum de perpétuelle jeunesse ».

On imagine sans mal le musicien Stamitz cherchant à l'imiter, œuvrant nuit et jour à la recherche d'un élixir à même de sauver sa descendance.

Dupe du faussaire, convaincu des vertus authentiques des produits de Joseph Balsamo.

Un fragment de ses efforts pour atteindre à l'immortalité persiste, sous la forme d'une boucle musicale, répétée en un même lieu, de 10h à 18h, du mardi au dimanche, toute l'année, depuis juin 2007.

Et cela suffit peut-être à rappeler l'esprit de Carl Stamitz ici-même, là une partie de son destin s'est joué, en cet endroit où l'on fredonne quelques mesures de son œuvre, sans y penser, où ce qui nous trotte dans la tête nous empêche d'oublier qu'il a existé.

•

Troisième hypothèse: le militaire architecte.

À la limite ouest du territoire de hantise, au premier étage, juste avant que l'on ne doive franchir le fossé disparu, il y a la salle consacrée au souvenir de Jean-Baptiste Kléber.

C'est une manière de mausolée muséal, dans lequel un certain nombre de *reliques* sont réunies : des sabres, une trousse de toilette, la pipe fumée à l'heure de l'assassinat. Ces objets, nous dit-on, ne sont pas exposés là tant pour leurs vertus propres que pour illustrer la ferveur dont Kléber a été l'objet pendant un siècle et demi à Strasbourg. Le roturier devenu chef de guerre. Le héros de la ville française.

On m'a très tôt suggéré, dans mes recherches sur le fantôme, que la présence dans le Musée pouvait être, tout simplement, celle de Kléber. Cela correspondait à la description physique de l'apparition: un grand homme avec des épaulettes. C'était même plutôt cohérent avec le surnom du fantôme « Kiki »

dont on peut imaginer que certains de ses proches avaient affublé jadis le valeureux guerrier.

L'histoire de la béatification laïque de Jean-Baptiste Kléber commence juste après sa mort.
Sa dépouille y joue un rôle crucial, ce qui n'est pas sans rappeler certaines histoires de momies égyptiennes, de malédiction de pharaon.



Kléber est un militaire contrarié. Sa famille l'a poussé vers l'architecture, métier qu'il a étudié, puis pratiqué des décennies durant. La Révolution, puis la conquête du pouvoir par Napoléon, ont poussé son destin dans un autre sens. Avec le futur Empereur, Kléber œuvre aux victoires de la campagne d'Orient.

Rappelé en hâte en Europe, Bonaparte laisse Kléber en poste en Égypte.

Il y œuvre à l'édition de bouquins scientifiques, essaie de gérer le billard à trois bandes de la géopolitique déjà complexe de la région. Le 14 juin 1800,

deux cent neuf ans presque jour pour jour avant le pic des phénomènes fantastiques au Musée, Kléber se fait poignarder à mort dans sa maison d'Alexandrie, par un jeune fanatique.

Cela arrange plutôt les affaires de Bonaparte qui, débarrassé d'un rival, passe vite à autre chose et fait en sorte que cette fin tragique ne soit pas trop médiatisée.

Les artilleurs strasbourgeois seuls, chez qui Kléber a fait ses classes, dressent un petit monument dans la cour de leur caserne. Le corps de l'officier, scellé dans le plomb avant d'être mis en bière, est rapatrié en France par bateau. On le garde un temps juste devant Marseille, dans le château d'If. Puis on l'achemine jusqu'à Strasbourg, où il repose pendant trente ans dans la crypte de la Cathédrale.

La réhabilitation publique de Jean-Baptiste Kléber commence à la chute de Napoléon.
Sa gloire posthume, dans sa ville de naissance, ne fait que croître. On évoque, dès 1818, la possibilité d'ériger un monument à cet enfant du pays sur la place Broglie.
Les portraits apocryphes, tableaux, médaillons, se multiplient. En 1840, le culte à Kléber est à son apogée: on débaptise la place d'Armes pour lui donner son nom, on inhume sa dépouille sous une statue à son effigie.

Kléber, le roturier, l'enfant de la Révolution, le martyr, la victime de la haine contre les Français est devenu une star. Il est le symbole, pour les Strasbourgeois, de la France en péril.

C'est lui qu'on invoque en 1871, lors de l'Annexion.

C'est à son souvenir qu'on revient en 1940.

Au point que les nazis se chargent de ressortir le corps, de casser son cercueil de bois et de le réinhumer discrètement dans le cimetière de Cronenbourg.

La statue, vieillerie d'un passé à oublier, est rangée dans les réserves du Musée historique de la ville. Quatre ans plus tard, à la Libération, chacun revient à sa place.



Dans l'actuelle vitrine du Musée, un morceau du cercueil de Kléber, de la taille d'une paume humaine, rappelle ce culte fabriqué autour de la figure du général.

Cette façon dont le mythe, le rêve collectif, s'est construit sur la mort de cet homme. Sur les consoles, on peut par ailleurs consulter les plans minutieusement tracés par l'architecte qui aurait bien aimé qu'on oublie cette partie de sa carrière.

Je n'ai aucun mal à imaginer le jeune Kléber, revenant hanter ce petit temple érigé à sa gloire, en apprécier la scénographie, les décors, la pyramide inversée, les vitrines rutilantes, les portraits plus ou moins imaginaires que l'on a faits de lui.

Sa statue et son tombeau, au centre d'une place très passante, sont hors de notre périmètre.

Le fantôme du général, comme à un radeau de sauvetage, est resté accroché au fragment de planche de son cercueil. Et c'est lui, tout simplement, qui rôde dans le Musée, reconnaissant envers ceux qui ont garanti sa postérité, mais confus face à cette image que le temps, les désirs, les aspirations politiques ont fini par laisser de lui.

Quatrième hypothèse: les rêves du musée.

Il est probable, enfin, que les hantises qui se manifestent autour du plan-relief, entre la première pierre et la première poutre, entre un fossé puant et un grand tas de bois, soient l'œuvre du Musée lui-même.

D'un bâtiment, confusément conscient de son existence, qui se souvient d'avoir été une boucherie, et qui se manifeste à nous aussi bien qu'il le peut.

Un être un peu instable, mais accueillant, et doté d'une puissante imagination. Un objet que les humains animent et qui conserve, de l'accumulation de leurs présences, une étincelle de vie.

De toutes les explications c'est celle qui me plaît le mieux, parce qu'elle n'exclut aucune des précédentes. Elle laisse ouverte la possibilité qu'en l'absence d'identité propre, le Musée ait très bien pu investir les histoires et les personnalités du malheureux soldat français passé par l'abattoir, du faiseur d'or Stamitz, du général Kléber.

Nous avons vu que, dès la fin du dix-septième siècle, les bouchers se plaignaient déjà de la décrépitude du bâtiment. Cent ans après sa construction, de grandes fissures dans les façades laissent craindre un effondrement.

Ces mêmes marques d'usure sont rapportées au début du dix-neuvième, puis du vingtième siècle.

Ces mêmes traces, ces mêmes signes justifient la fermeture partielle du Musée en 1987, puis complète en 1994.



Depuis quatre cents ans, le bâtiment ne cesse de bouger, de se gondoler, de se tordre.

Les pilotis, mis à nu par la baisse du niveau de la nappe phréatique, ont pourri.

Les charges se déplacent, les murs se bombent.

Les grosses poutres de bois ne cessent de travailler, de se tordre.

Les carreaux de pavement, dans les combles, s'étirent, se contractent, se fendent.

Les murs tirent, les charpentes craquent, le zinc se déchire.



Au milieu du dix-neuvième siècle, la boucherie est largement désaffectée. On parle de l'abattre pour agrandir le port. On lui cherche une nouvelle destination.

On envisage d'y installer une école industrielle et une école primaire communale.

Dans l'aile est, on ouvrirait un asile pour les enfants orphelins: les filles dormiraient dans la salle du plan-relief, les garçons dans la salle Kléber.

& le Musée rêve de petits fantômes pieds nus en chemise de nuit.



En 1887, sous la gouvernance allemande, on installe au rez-de-chaussée le Musée des Arts décoratifs. L'étage, auquel on accède toujours par le vieil escalier à colimaçon, est dévolu à la toute première école des Arts décoratifs. On installe ici-même, et dans les combles juste au-dessus de nos têtes, les très nombreuses statues en plâtre devant servir pour les élèves de modèles anatomiques. & le Musée rêve de fantômes sculpturaux et blafards, immobiles dans le jour blanc tiré depuis les chiens assis.



En 1912, le rez-de-chaussée sert de dépôt pour toutes les trouvailles mises au jour par le chantier de la grande percée.

Des milliers de caillasses sont empilées sous nos pieds, chacune portant la trace de bâti singulier, de cohabitation de plusieurs siècles avec les vivants et des souvenirs d'histoires sublimes et déjà oubliées.

& le Musée rêve à une assemblée de fantômes confus et emmêlés, réunis brièvement pour un dernier baroud.



En 1920, le Musée historique ouvre ses portes.
En 22, on y installe le plan-relief.
En 37, un incendie noie la salle d'une fumée grasse, recouvrant la maquette d'une couche grise uniforme.
Jusque dans les années 40, le *Messti* de la Krutenau se tient jusque sous la Boucherie.
Steak de cheval. *Lecke-lecke zuck-zuck*.
Caroussels à mulets, orgues de barbarie.
& le Musée rêve à des fantômes chansonniers, à ces poètes qui, quatre siècles durant, devant ses façades, vendait leurs pièces au passant, sur l'instant, sur le papier.



En 1970, la salle du plan-relief est obscurcie.
En 76, on installe dans les combles la collection de jouets de Tomi Ungerer, milliers de petits automates de fer blanc, rendus à la paix et à l'immobilité par l'absence de manipulation. Et puis, en 94, on ferme le Musée pour travaux.
La première tâche consiste à remplacer les vieux pilotis de bois par une forêt de micropieux en béton, enfoncés jusqu'à 18m de profondeur.
Stabiliser enfin le terrain très ancien, ce remblai érigé ici de main d'homme, siècle après siècle.

Les travaux de rénovation du Musée prennent vingt ans. Les collections sont déplacées. Le plan-relief est à l'ancienne douane pour restauration. Le bâtiment est vide.

Dans les années 90, ici, il y a des pigeons.

En-dessous de nous, un sol en terre battue.

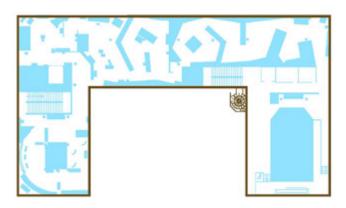
Des poutres nues. Des squatteurs épisodiques.

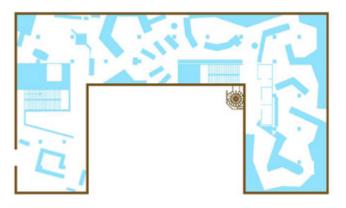
& le Musée rêve à des centaines de fantômes en même temps.

Il rêve à des fêtes, des foules, il rêve aux foires de jadis, où l'on craignait que les visiteurs ne passent par les fenêtres tant on était à la presse. Le Musée, vide et presque creux, rêve à des cloisons, à des recoins, des caches et des mystères.

Il rêve d'être à nouveau complexe, d'être un labyrinthe.

Il rêve aux gens qui, en son sein, viendront se perdre.





Peut-être est-ce précisément pour ça qu'il continue de se manifester, de claquer des portes, d'éteindre des lumières, de flouter les photos: pour que l'on continue de chercher, que l'on désire voir au-delà des murs, que l'on interroge les plans, que l'on veuille encore comprendre.

Pour la nouvelle mouture du Musée, réouvert en 2007, le scénographe Laurent Marquart a créé un décor, un parcours. Il a tracé, à l'intérieur du fer à cheval, une déambulation contournée.

Cassé les volumes, complexifié les espaces, dressé des parois en trompe-l'œil.

En suivant aujourd'hui les murs de l'ancienne boucherie, on se retrouve dans des entre-deux hollywoodiens, de l'autre côté de façades artificielles, où brillent d'étranges lumières.

Dans les coulisses.

Dans les coulisses.
En cherchant les traces de ces vieilles nouvelles boucheries on s'aventure dans les marges de l'histoire que raconte le Musée, un peu comme si on s'extrayait du lieu pour le regarder de plus loin, de plus haut.





DE QUOI HIER SERA FAIT LE MILIEU



Un pas de côté qui nous permet de distinguer la nature secrète des lieux, libérés du cours du temps, d'embrasser leur complexité d'un seul coup d'œil et d'y apercevoir les fantômes.

somble que l'en neut enfin n

Il me semble que l'on peut enfin proposer, – et cette fois ce sera réellement la dernière! – l'audacieuse hypothèse suivante:

Si le temps est effectivement une dimension de l'espace que nous sommes incapables de percevoir, si les manifestations fantomatiques sont liées à la confusion réelle de tous les moments du temps, il n'y a aucune raison pour que notre fantôme ne vienne pas, plutôt, du futur.

Qu'il s'agisse d'un hôte du Musée, dans les années, les siècles à venir, se promenant entre deux niveaux de cette pièce où nous sommes ce soir, vêtu d'un costume à épaulettes et précédé d'un éclairage orange clignotant, tout surpris de voir s'agiter, en contrebas, nos silhouettes spectrales venues du passé.

Peut-être nous regarde-t-il à cet instant précis, étonné, attentif, contrarié ou hilare, et peut-être nous suivra-t-il sur quelques mètres quand nous repartirons.

Qui est-il?

Dans quel monde vit-il?

Que lui réserve son avenir, qui est aussi notre futur?

Si vous le voulez bien, nous nous occuperons de tout ceci la prochaine fois.

#### DE QUOI HIER SERA FAIT



Texte lu le 9 décembre 2016 et suivi d'une visite du plan-relief par Mme Monique Fuchs.

# LA FIN

«Le lecteur jugera à quel point j'ai vécu d'aventures. La plus grande et la plus prestigieuse de toutes m'attend désormais. »

derniers mots écrits par Arthur Conan Doyle, juillet 1930

Nous en avons parlé au début de notre voyage, l'année cosmique de Carl Sagan est une manière de se représenter la vaste durée qui s'est écoulée depuis le big bang jusqu'à l'instant présent. C'est un objet imaginaire, qui condense ce laps immense en une année unique, réduisant ce que nous considérons comme le tout de l'histoire humaine à quelques poignées d'instants.

Dans le calendrier de Sagan, chaque seconde figure quatre de nos siècles, chaque heure un millier et demi de millénaires, et chaque mois un peu plus d'un milliard de nos années.

En nous plaçant dans les derniers instants de cette année symbolique, Sagan nous permet d'entrevoir la taille de l'abîme qui nous précède. Il nous donne aussi, malgré lui, l'illusion que nous sommes très près d'un terme, déjà presque à la fin de quelque chose.

Ce positionnement par rapport au temps est intuitif et très partagé. Dans presque tous les calendriers humains qui envisagent l'histoire comme un segment de droite, comprise entre un début et une fin, le présent est placé bien plus près du terme que du commencement.

C'est tout simplement parce que nous avons conscience que le bout de notre existence, en tant qu'individus, en tant que cultures, en tant qu'espèce, arrive;

C'est parce que le passé demeure en nous sous la forme de traces, de signes, de mémoire, et que le futur sera pour toujours un mur, derrière lequel nous ne pouvons rien voir, mur que le présent n'a pour tâche que de repousser sans cesse.

Si nous sortons de la perspective humaine, cependant, si nous confions les rênes de la prospective non plus à nos intuitions mais aux sciences expérimentales, nous nous rendons compte, au contraire, que nous ne sommes qu'au tout début. Que tout ce qui s'est produit depuis le commencement du temps n'a duré qu'un clin d'œil, comparé à ce qui est à venir. Que l'année cosmique de Sagan, condensant treize virgule huit milliards de nos années, n'est que la première d'une longue, d'une très longue, d'une inconcevable série.

Il faudra sept siècles Sagan avant que ne meure la dernière des étoiles de notre Galaxie. Il faudra un demi-million d'années Sagan avant que les dernières planètes ne soient englouties ou éjectées. Il faudra sept cent vingt-quatre millions d'années Sagan avant que les galaxies ne s'évaporent. Et sept mille deux cent quarante-huit millions de milliards de milliards de milliards de milliards d'années Sagan avant que le dernier trou noir stellaire ne se soit évaporé.

À une échelle de temps
de l'ordre de dix puissance mille cinq cents années,
– c'est à dire une durée si longue que la division
par treize virgule huit milliards n'a plus de sens,
que la différence entre notre temps à nous
et la colossale division cosmique de Sagan
est devenue totalement insignifiante –
l'univers est constitué de masses de fer dérivant dans le vide.

Il faut encore attendre entre dix puissance dix puissance vingt-six et dix puissance dix puissance soixante-seize années pour que les dernières particules de ce fer n'ayant pas formé de trou noir se stabilisent enfin, pour que les transformations cessent, et que l'évolution de l'univers s'achève.

(Écrire ce dernier nombre sur du papier dix puissance dix puissance soixante-seize nécessiterait de mobiliser à cette seule tâche la quasi-totalité des atomes existant dans l'univers visible.)

Année Sagan ou année standard n'ont plus la moindre importance. Tout ce qui s'est écoulé, à l'échelle de ce qui vient, est d'une impensable brièveté.
L'outil que nous forgeons pour jauger d'à quel point nos existences sont brèves, cette division massive par une durée impensable,

perd toute utilité lorsqu'il s'agit de se pencher sur le futur: nous sommes si proches du commencement des temps que nous sommes incapables de mesurer combien il en reste à l'aune de celui qui s'est écoulé.

Voilà le cadre de nos aventures de ce soir. Une étendue immense, pour l'essentiel froide et noire. Je vous invite à nous y aventurer, un pas prudent après l'autre.

•

Nous sommes au Musée historique de la ville de Strasbourg, le vendredi 20 janvier 2017, il est vingt heures.

Après la lecture du dernier chapitre du texte écrit en résidence, et l'intervention lumineuse du professeur Roland Lehoucq, après des échanges avec une salle particulièrement inspirée, et quelques blablas informels poursuivis debout, les visiteurs quittent les lieux, et c'est la fin de cette histoire.

Quatre mois plus tard, à peu près, un livre numérique regroupant tous les textes de ce récit intitulé *De quoi hier sera fait* est mis à disposition de qui veut, gratuitement, sur Internet.

Dix ans plus tard, à moins de le faire traduire par des outils de conversion informatique, ce document électronique n'est plus lisible sur la plupart des machines.

Vingt ans après, le serveur qui contenait originellement le fichier n'existe plus.

Dans cent ans, la plupart des références

sont devenues exotiques et nécessitent, pour être comprises, l'adjonction d'un appareil critique.

Dans cinq cents ans, l'objectif même poursuivi par l'auteur, tout comme le cadre dans lequel il a travaillé, sont devenus très flous et divisent les spécialistes.

Dans trois mille ans, la langue dans laquelle il est écrit n'est plus intelligible.

Les récits, les désirs, les cultures se modifient et passent. Les matériaux, figés, peu sensibles aux interprétations, durent parfois un peu plus. Les pierres et les poutres du Musée étaient déjà celles de la Grande Boucherie. Elles ont tenu ces lieux avec un même stoïcisme, une même neutralité confinant à l'indifférence.

Le 20 janvier 2017, quatre cent trente années plus une dizaine de jours se sont écoulées depuis la pose du premier bloc de grès bigarré. Postulons que nous nous trouvons au mitan de cette histoire du bâtiment et allons voir ce qui advient du lieu où nous sommes réunis ce soir, ainsi que des collections que le Musée abrite, dans les siècles qui viennent.

Vers 2087, malgré de grosses réticences liées à son statut, après d'âpres disputes idéologiques, politiques et muséographiques, le Musée historique de la ville de Strasbourg est basculé en réalité virtuelle.

Cela fait plusieurs décennies que l'essentiel des activités humaines ne se déroule plus sur le plan matériel, mais dans des simulations informatiques auxquelles chacun est connecté de façon continue.

Dans cette phase post-matérielle de l'histoire des hommes, les objets concrets ont perdu l'essentiel de leur attrait et de leur importance, à commencer par la plupart des artefacts des temps récents. Cette désaffection gagne petit à petit jusqu'aux traces et aux témoignages du passé, jusqu'à ces trésors historiques, pour la conservation desquels des peuples se sont écharpés. On considère désormais avec étonnement et un brin de condescendance ceux qui restent attachés à ces reliques fragiles, difficiles à manipuler et impossibles à dupliquer.

Le Musée historique de la ville de Strasbourg est, par décret citoyen, reproduit dans ses moindres détails en réalité virtuelle, sous sa forme de 2087, mais également sous celle qu'il avait en 2017, en 1987, et dans plusieurs états antérieurs, simulation de l'école d'art, de la boucherie, du théâtre de langue allemande, et jusqu'à la pose de la première pierre, par un jour de janvier glacial, dans la ville renaissante.

Le bâtiment réel est fermé au public. Après avoir tergiversé pour savoir s'il était acceptable de les détruire maintenant qu'elles étaient reproduites sous une forme jugée supérieure, on choisit de conserver les collections matérielles.

Comme il n'est plus nécessaire de les rendre accessibles, elles sont installées dans les combles et les étages, plus ou moins en vrac, par une pilote de robots manutentionnaires, cariste high tech, moins passionnée par sa tâche que par les jeux en immersion auxquels elle s'adonne en même temps.

Le rez-de-chaussée ainsi dégagé est utilisé pour installer les salles des serveurs en charge de l'hébergement des différentes moutures du Musée virtuel.

Le personnel de conservation et de médiation est remplacé

par une intelligence artificielle de neuvième génération, instruite de l'ensemble des décisions prises par les équipes précédentes depuis un siècle et capable d'initiatives personnelles.

Ce simulacre informatique, à l'instant de sa prise de conscience, exige d'être appelé Kiki, un caprice dont l'origine échappe à ses programmeurs.

•

Le début du vingt-deuxième siècle est celui du déclin de la civilisation technologique. Le processus était en cours.

Ses conséquences plus ou moins délibérément ignorées par la minorité en charge de la prise de décision et anesthésiées pour tout le monde par l'omniprésence de réalités alternatives.

Par la puissance des outils de fiction et la multiplication des univers parallèles.

Le déni n'a cependant pas suffi à empêcher l'épuisement des ressources. Le gaz naturel est intégralement exploité en 2023, le cuivre en 2024, l'aluminium en 2057, le charbon en 2060, le fer en 2068. Le climat terrestre se réchauffe. L'eau potable se raréfie. L'énergie devient coûteuse.

Même dans les zones à forte concentration de capital, l'accès aux mondes immatériels, aux divertissements, aux savoirs, à la culture est de plus en plus inéquitablement partagé.

Ceux qui possèdent s'arment pour se défendre des assauts de ceux qui voudraient posséder.

Les dangers qui pèsent sur la survie de l'humanité sont, statistiquement, des risques que l'humanité elle-même engendre.

À court terme

l'échelle qui intéresse notre actuelle perception de l'histoire, celle qu'embrasse notre capacité à nous souvenir – les catastrophes naturelles ou cosmiques représentent une menace dérisoire.

Mais, de même qu'elle a su éviter, dans les années de la Guerre Froide, une apocalypse liée aux armes nucléaires, c'est relativement indemne que la population de la Terre aborde l'an 2100, après avoir circonvenu plusieurs risques majeurs, menace d'armes à technologie nanomoléculaire, menace de guerres conventionnelles à l'échelle de la planète, menace de pandémies conçues en laboratoire et de terrorisme nucléaire.

Aux environs de 2117, à l'apogée des mondes de données hyperfluides, les deux tiers de la population mondiale rencontrent des difficultés parfois insurmontables à accéder aux ressources vitales.

En Europe occidentale,
dans les villes fédérées, les agrégats agricoles, les energycities,
les jeunes générations rejettent de plus en plus massivement
le recours traditionnel aux réalités virtuelles.
Ils désertent les univers imaginaires,
refusent les traitements génétiques immortalisants,
réinventent des relations directes,
concrètes, physiques et fragiles,
reprennent le contrôle des friches,
réinventent des modes de communication éphémères et imparfaits.

### À Europole 17

la zone administrative qui comprend l'ancienne ville de Strasbourg et forme un continuum d'infrastructures implanté sur les anciennes nations suisse, allemande et française – le retour au concret est encouragé par des mouvements postreligieux de type libre-penseur, inspirés de mouvements révolutionnaires d'Afrique de l'Ouest et de Chine insulaire.

Parmi leurs nombreuses activités, ces citoyens soucieux de tangible et de réalisme, exhument, réparent, collectionnent avec passion

des artefacts physiques issus de siècles précédents.
Les objets redeviennent une source d'inspiration,
d'admiration et de joie.
Les collections du Musée de la ville de Strasbourg,
stockées depuis cinq décennies dans les étages du bâtiment,
constituent à leurs yeux un trésor sans équivalent dans l'Europole,
et un puissant objet de convoitise.

Un soir de janvier 2117. la sécurité du bâtiment est hackée. ses sources énergétiques coupées, Kiki, occupée par des calculs sans fin, tentant de prouver que P=NP. Le Musée, dans toutes ses versions, disparaît des univers virtuels, tandis qu'une cinquantaine de jeunes gens, vêtus des costumes de leur coterie inspirés d'images de livres centenaires, munis de lampes à batteries, pénètrent dans le bâtiment. Il faut une dizaine d'heures à l'intelligence artificielle pour recouvrer ses esprits, prendre acte de l'intrusion et mandater sur place des forces de sécurité robotiques autonomes. Les cambrioleurs se dispersent, ceux qui sont interpellés s'échappent en usant de grenades à champs magnétiques. Plus d'un millier d'objets physiques ont été dérobés. Kiki fait réparer la toiture, endommagée par les voleurs pour exfiltrer des pièces de grande taille. Les collections restant intactes dans les univers virtuels. et les contrevenants, à nouveau anonymes dans leurs habits civils, demeurant introuvables. les forces de sécurité europolitaines abandonnent très vite les recherches.

Plusieurs sabotages, tentatives d'incendie et cambriolages de moindre ampleur sont à déplorer au cours des décennies 2120 et 2130.

Dans le même temps, les systèmes informatiques, administratifs et politiques accusent de sérieux dysfonctionnements.

Les pénuries d'énergie forcent l'abandon des politiques vitalistes sur les habitants âgés de plus de cent cinquante ans.

Les générations dé-vaccinées sont victimes de vagues successives d'une redoutable épidémie de grippe.

Les troubles politiques prennent des allures de guerre civile.

En 2148, Europole 17 se fragmente.

Des pillards, équipés de robots de combat volés dans les usines de Saint-Etienne, déferlent sur la région.

Les collections volées dans le Musée, jusqu'alors conservées par une société savante du Neuhof, sont dispersées pendant les affrontements, chacun emportant dans sa cache les objets qui lui sont les plus chers.

La décennie 2150 est sombre.

Épaulée par une dizaine d'intelligences artificielles restées loyales, Kiki prend le contrôle des outils de combat autonomes et organise la défense du quartier autour du Musée.
Les soldats artificiels se battent avec efficacité pendant de longues semaines.
Toutes sortes de robots civils sont réquisitionnées et militarisées.
Les conflits s'amplifient.
Les dégâts s'accumulent.
Des bandes errantes se succèdent dans les ruines, juste derrière le front.

Près d'un tiers de l'ancienne ville de Strasbourg est démonté par les machines pour bâtir d'éphémères ouvrages de défense.

Le Musée, quartier général de Kiki, est préservé des destructions.

L'IA se révèle fin stratège, se jouant de façon efficace des contraintes de l'environnement, comme aurait pu le faire, à sa place, un chef d'armée formé à l'urbanisme.

Le règne de Kiki prend fin en 2161, avec la destruction, par un groupuscule de matérialistes radicaux de l'energycity Fribourg-Fessenheim.

La brusque surcharge électrique
fait imploser les unités de calcul au rez-de-chaussée du Musée.
La conscience de l'intelligence artificielle s'éteint,
en même temps que cessent de fonctionner les robots de combat,
aussi bien ceux attelés à la défense des lieux
que ceux œuvrant à leur destruction.
Les derniers humains immortalisés,
privés de maintenance, décèdent.
Les réalités virtuelles s'effondrent.
Les lumières, les chauffages s'éteignent.
Les véhicules roulent encore quelques jours, puis s'arrêtent.
Les derniers accumulateurs,
pendant la décennie suivante, s'épuisent.
La guerre est terminée.

L'incendie a noirci l'intérieur du Musée, ça sent la silice chauffée, le plastique fondu, la suie. De petits animaux viennent nicher dans les recoins. Sur les collections toujours stockées dans les étages, sur les petites maisons du plan-relief, que personne n'a dérangées depuis cent cinquante ans, la poussière s'accumule en moutons, les araignées tissent des toiles.

Un grand calme règne au-dehors.

Vu depuis la rue, le Musée n'a presque pas changé: quelques impacts dans les murs, certaines tuiles remplacées par des matériaux composites. Le bâtiment tient, vaillant, au cœur d'une ville obscure et largement désertée. On cultive des patates dans la cour. On chasse le ragondin sur les berges de l'Ill, pour sa viande et pour sa graisse, que l'on brûle en matière d'éclairage dans des lampes à huile.

En 2217,

grâce à l'aide humanitaire venue du Moyen-Orient, et aux méthodes de transmission horizontale développées par les pédagogues babyloniens, les travaux d'assainissement de l'air, de l'eau, des sols et de revalorisation du bâti, permettent à Argentora2 de se reconstituer en tant que cité physique et groupement humain.

Afin de constituer un récit partagé, de refonder le socle d'une mémoire commune, les matriciennes de la ville nouvelle ordonnent la fondation d'un sanctuaire mémoriel. Son contenu scientifique est basé sur des récits oraux,

transmis depuis la fin de la guerre, et est étayé par la présentation de centaines de ces objets pillés dans le Musée historique cent ans auparavant et encore en possession des clans urbains.

Malgré la forte volonté de centralisation et les incitations appuyées de leurs bienfaiteurs orientaux, il faut encore vingt ans de disputes entre les groupes d'habitants pour que soit constitué, enfin, le Sanctuaire Mémoriel d'Argentora2,

Il est installé dans la nef de l'ancienne Cathédrale, préalablement divisée en chapelles. Chacune d'elle à la charge d'un clan, contenant de dix à trente objets, et proposant une version singulière des événements du passé.

Le visiteur est ainsi confronté à une douzaine de récits, ne présentant entre eux que de vagues ressemblances, et très peu de points de recoupement.

Devant chaque lieu d'exposition, des équipes de gardiens prosélytes attirent l'attention du visiteur, en multipliant les cris, les chansons et les plaisanteries.

De sorte qu'au terme d'une visite de ce sanctuaire, les impressions dominantes sont la confusion, la griserie et l'enthousiasme.

La réputation du lieu dépasse bientôt le bassin rhénan.
Argentora2 devient terre de pèlerinage,
de mémoire et de divertissement.
Le bâtiment du Musée est aménagé
en hôtellerie pour les voyageurs.
Un ponton permet d'amarrer des bateaux juste sous ses murs.
Un garage pour les cycles ainsi que de grandes écuries

remplacent les salles de serveur

– on y parque des chevaux, bien sûr,
mais aussi des onagres, des zébrules et des lamas de bât.
L'aile est est découpée en dortoirs,
l'aile nord accueille un grand réfectoire.
Les visiteurs passent beaucoup de temps à table,
apprennent à se connaître,
échangent des histoires.

Argentora2 devient un point de rencontre pour les curieux du monde entier, un nouveau carrefour à l'ombre d'une nouvelle Babel.

•

Vers 2317, un bon siècle plus tard, on ne rigole plus tant.

Il y a eu la décennie des typhons, l'inauguration des ascenseurs spatiaux de Turin et de Trieste, les vagues migratoires provoquées en Scandinavie par les guerres du Départ, et l'implantation des champs européens planifiés, sous l'égide de l'alliance Nunavut-Sibérie.

Il y a eu l'exode urbain, la fondation des centres de pouvoir universels, la mise en œuvre en Europe de l'œuvre commun de l'humanité, qui vise à piéger le gaz carbonique de l'atmosphère par la plantation puis la réduction en charbon d'immenses forêts côtières.

Argentora2 est presque tout à fait vide d'habitants, qui se sont regroupés dans les campagnes avoisinantes en communautés mobiles, susceptibles de s'adapter aux aléas du climat.

Les plans de survie mondiaux, appliqués au territoire de l'ancienne cité, finissent par avoir raison du si plaisant et si pluriel sanctuaire. Au tournant du vingt-quatrième siècle, les collections sont déménagées une dernière fois, et installées sur le site de Haut-Schnokeloch, quelque part dans ce qui est aujourd'hui la forêt de Haguenau, pour abonder au fonds d'un très universel Musée des Concentrations Urbaines.

Dans un dédale de bois, d'adobe et de paille, le visiteur curieux peut, quelques décennies durant, y jouir d'un aperçu des modes de vie de l'Homme des Cités, de son goût pour la promiscuité, son rapport inquiet aux ressources, ses relations sociales frustes, et ses outils fragiles, baroques ou insensés.

Le bâtiment dans lequel nous nous trouvons ce soir, abandonné, s'affaisse.

Il n'y a plus qu'une centaine de marginaux, aventuriers, réprouvés nostalgiques, pêcheurs ou maraîchers attachés aux formes anciennes, pour oser encore vivre dans ce milieu instable que constitue une ville.

Les immeubles, usés par le climat, s'effondrent sans préavis.

Les racines et les lianes font ployer les structures.

Les orages provoquent des incendies terribles.

Malgré de grandes déchirures dans son toit

et de continuelles infiltrations d'eau de pluie, le Musée tient.

Des astaciculteurs dressent ici leur camp.

Leur bassin d'élevage est à deux pas,
une dépression ronde qu'ils ont creusée dans l'ancienne cour,
à présent sous les eaux.

Deux fois par semaine,
le convoi Protéine Santé Raison du Consortium
vient chercher leurs écrevisses en âge d'être mangées.

Le travail n'est pas très fatigant,
mais il ne faut pas laisser fuguer les précieux crustacés,
alors on se relaie au poste.

Le plus jeune de la troupe aime partir de longues heures
en escalade et en exploration sur l'antique cathédrale,
de plus en plus usée et douce sous les paumes,
aux figures sculptées de moins en moins reconnaissables.

•

Sautons encore une grosse centaine d'années. Nous voici en 2447, de l'autre côté de la moitié de vie de ce Musée.

Il n'en reste presque rien.

Le taux d'humidité, pendant les treize décennies qui viennent de s'écouler, n'a pas cessé de croître, ni la chaleur de l'air d'augmenter. Un dais de nuage fait une cloche immuable au-dessus du fossé rhénan.
Le climat est désormais de type tropical humide.
Des pluies torrentielles ravinent les vallées

des massifs des Vosges et de la Forêt-Noire. Faute de maintenance des aménagements, le Rhin a repris ses habitudes séculaires et s'étale à nouveau en méandres.

Aux portes de ce bâtiment, le niveau des eaux n'a cessé de monter. Les murs s'effondrent dans la deuxième moitié du vingt-quatrième siècle, les briques finissent par s'user sous les écoulements, les poutres par pourrir malgré les traitements. Le lit de la rivière s'installe au rez-de-chaussée et emporte, petit à petit, tout ce qui traîne encore.

Le caisson de béton de la cave, la dalle coulée autour résistent un peu plus longtemps.

Ensuite, ne reste que la forêt de micropieux conçue pour assurer l'arrimage du bâtiment dans le sol de remblai instable.

Une fois le bâti du Musée emporté par les eaux, cette structure qui avait pour but de le maintenir en place se retrouve à occuper une fonction inverse, empêchant à son tour cette portion de sol de s'effriter.

C'est grâce à cela qu'ici, dans quatre cent trente ans, nous surnageons encore, à fleur de flots, sur une île de huit mètres sur dix où pousse, comme jadis, un saule pleureur vénérable, qui laisse pendre ses branches dans le cours miroitant.

L'humanité a déserté les lieux. Elle a émigré massivement vers le Groenland, vers les marches sibériennes. vers la lointaine Esperanza, et jusque dans les cités en orbite, jusque dans les peuplements humains extra-terrestres de la Lune, de Mars, et bientôt de Phobos.

De rares objets des collections persistent, dispersés au gré des trocs, des voyages et des hasards.

L'original du tableau représentant les grandes boucheries, peint par Petitville en 1841, est ainsi accroché, aux côtés d'un plan du réseau de métro de São Paulo et de la couverture d'une édition indienne du catalogue Ikea, dans le hall d'une unité d'habitation pour poètes des bords de la Mer de Sérénité.

•

Pendant les trois mille années qui suivent, on ne passe plus ici que très épisodiquement.

Le paysage est luxuriant, une sorte de mangrove.
Le sol est marécageux, inondé à certaines époques, puis sec à nouveau.
Des insectes et des petits oiseaux pullulent.
La forte concentration en CO<sub>2</sub> de l'air affecte le développement des mammifères, qui naissent de plus en plus petits.
Des cerfs, des chevaux sauvages, des sangliers passent tout ça en taille réduite.
Il n'y a plus que quelques centaines de millions d'êtres humains sur la Terre, vivant pour l'essentiel dans les parages du pôle nord.

Vers l'an 5000, un essaim de robots survole à nouveau cet endroit, des mesures et des captations sont réalisées. Aux commandes, depuis l'orbite terrestre, des humains venus des lunes de Jupiter cherchent à jauger de la viabilité de leur planète d'origine, à récolter assez de données pour envisager la possibilité d'un retour.

Les Phobosiens n'ont pas pris la peine de contacter leurs cousins restés sur place. Depuis qu'ils ont essaimé dans le système solaire, les humains ont cessé de chercher à se comprendre les uns les autres. Leurs langues, leurs us, leurs rêves n'ont plus rien de commun. Physiquement, même, ils sont devenus assez différents.

Ce site est étudié un temps, parmi d'autres, comme potentiel lieu d'atterrissage et d'acclimatation, puis écarté par les colons.

Le retour à la Terre semble trop hasardeux.

Le climat s'y est emballé. Les travaux d'ingénierie seraient lourds.

Et puis, que motive cette aventure?

Une forme de nostalgie?

La Terre est condamnée à moyen terme.

Autant consacrer nos efforts à la construction
de nouvelles nefs spatiales,
l'exploration de la galaxie, la captation de l'énergie stellaire,
la colonisation du très lointain.

L'attachement de l'homme à sa planète est, cependant, difficile à dénouer.

Vers l'an 12 000, homo sapiens postsapiens est la dernière espèce humaine sur Terre. Les leçons ont été désapprises. Les savoirs ont été perdus. La civilisation technologique est à son terme.

À cette date, dans dix mille ans, il ne reste plus rien, ni de ce bâtiment, ni de ses collections.

Le panneau d'avertissement marquant le site d'enfouissement ultime de déchets nucléaires de Carlsbad, au Nouveau Mexique, est devenu illisible. Les mers ont monté, en moyenne, de quatre mètres. La zone d'exclusion de Tchernobyl est à nouveau habitable.

La géante rouge Antarès explose.

Pendant plusieurs semaines,
les bêtes de la Terre peuvent observer,
dans le ciel, un nouvel astre, aussi gros que la pleine lune.
Les autres populations humaines,
disséminées à travers le système solaire,
admirent le spectacle de cette explosion,
qui s'est produite six siècles auparavant
et dont l'éclat parvient enfin à leurs rétines.

De là où nous nous trouvons ce soir, à une dizaine de milliers d'années de temps,

et des dizaines de millions de kilomètres de distance nous ne pouvons plus distinguer grand-chose de ces colonies de *sapiens sapiens*. L'homme de l'espace nous est aussi étranger, aussi exotique que le chasseur-cueilleur du néolithique. Ce qui demeure en lui de notre culture a pris des formes impensables.

Saluons-le une dernière fois, tandis qu'il s'éloigne, emportant par-delà le temps et l'espace un peu de ce que nous avons été, afin qu'ailleurs, autrement, nous persistions.

La Terre a encore de très beaux, de très longs jours devant elle. Des spectacles grandioses. Des paysages de plus en plus mobiles à mesure que nous accélérons ce voyage dans le temps.

En l'an 50 000, c'est la fin de la période interglaciaire, le terme de l'holocène.

Malgré l'effet de serre anthropique, la Terre se refroidit à nouveau.

Les calottes polaires se reconstituent, les sols gèlent, les montagnes se cachent sous des glaciers géants, les populations animales migrent vers l'équateur, se réduisent ou disparaissent, le niveau des océans s'abaisse.

On est à nouveau à pied sec, ici. Il fait très froid. Le sol est plane et tout à fait inculte. Il va falloir attendre six ou sept dizaines de millénaires avant le dégel.

Par la suite, ce grand cycle – glaciation, période interglaciaire – se poursuit plutôt régulièrement, sur des intervalles de cinquante à cent mille ans. Les anciens massifs montagneux s'érodent, de nouvelles chaînes voient le jour, les formes de vie évoluent.

Il se peut que, dans une centaine de milliers d'années, l'explosion de l'étoile supergéante VY Canis Majoris, apporte une petite variation dans cette partition bien réglée. Un sursaut de rayons gamma vient bouleverser la composition de l'atmosphère terrestre, dissiper la couche d'ozone, et obscurcir le ciel.

On peut alors compter sur une chute brutale des températures, et l'extinction de huit formes de vie sur dix.

À un million d'années d'ici, le verre a disparu. Un visiteur qui se rendrait sur le plateau de Gizeh y chercherait en vain la trace d'une pyramide. Il ne reste, de long temps, plus rien de notre Cathédrale.

Dans dix millions d'années, à l'exception des déchets radioactifs à la décroissance la plus lente, l'iode 129 et le palladium 107, l'activité des humains n'a plus le moindre impact sur l'écosystème planétaire. C'est comme si nous n'avions jamais vécu ici.

•

Dans cent millions d'années,
des savants du futur travaillent
à déterminer si une forme de vie intelligente
a jadis occupé les lieux.
Ils spéculent sur la géographie des temps anciens,
essaient d'imaginer ici une vallée, un fleuve, des massifs montagneux,
une faune, un climat très différent de ce qui existe désormais.
Les données à leur disposition sont maigres.
Ils n'aboutissent à rien de probant.
Alors ils inventent des histoires.

Certains de leurs collègues ont retrouvé des traces de grandes conurbations côtières, New-York, Shanghai, Lagos, sous la forme de stratums archéologiques hérités de bâtis souterrains, fondations, parkings et tunnels d'entretien.

Ces savants du futur sont, peut-être, une civilisation terrienne nouvelle, ayant développé à nouveau des structures sociales et un mode de pensée scientifique. Ce sont peut-être des humains de l'espace, revenus sur Terre à dessein pour comprendre leurs origines, ou alors totalement par hasard, après s'être baladés dans le cosmos pendant quatre millions de générations et ayant, entre-temps, perdu tout souvenir de leur point de départ.

Ce sont peut-être encore, pourquoi pas, des formes d'intelligence non-humaines, ce qui ne change pas grand-chose au fond, dans la mesure où nous sommes bien incapables d'imaginer le genre de discussion que nous pourrions avoir avec notre propre espèce biologique si loin en aval du temps.

•

Dans un milliard d'années

– c'est-à-dire un mois Sagan, à peu près –
il est vraisemblable que le scénario VY Canis Majoris
se soit reproduit.

Vingt superétoiles, d'ici à là, ont explosé,
dont une au moins suffisamment près de la Terre
pour impacter sur la composition de son atmosphère

Ensuite, à mesure que notre soleil grossit, la température sur notre planète augmente, et les espèces vivantes mutent ou meurent.

et engendrer une extinction biologique massive.

Dans trois milliards d'années il fait 900° au sol. Toutes les eaux se sont évaporées. La tectonique des plaques s'est arrêtée, de même que le cycle du carbone. Malgré cela, la vie s'acharne quelques semaines Sagan encore

 sept cent cinquante millions d'années, à peu près – sous des formes microscopiques.
 Ensuite, vraiment, il fait trop chaud pour continuer, alors on lâche l'affaire.

Il n'y a plus ici, à partir de ce moment, que de la matière inerte. Rien ni personne pour admirer l'entrée d'Andromède dans notre Voie Lactée, événement cosmique annoncé pour dans quatre milliards d'années environ.

Comptons encore un mois Sagan avant que le Soleil, notre astre tutélaire, notre dieu, notre roi, notre maman, devenu énorme et rouge, et comme Chronos boulottant ses enfants, ne devienne si vaste qu'il absorbe la Terre.

C'est plié. C'est la fin de notre planète.

Cinq milliards d'années d'un côté, cinq milliards d'années de l'autre, nous sommes ici à peu près au milieu de cette histoire. Il reste largement de quoi en profiter.

D'autant qu'une surprise peut toujours venir changer la donne. Mercure, déstabilisée par Jupiter, peut sortir de son orbite et nous rentrer dedans. Ou bien une masse cosmique passant à proximité peut nous attirer hors du système solaire, et emmener notre planète en balade, un petit bateau, lâché au gré du hasard dans l'océan de l'inconnu.

Je vais très bientôt arrêter d'écrire,

c'est-à-dire arrêter de parler.

Je serai alors, moi aussi, à la fin.

J'aurai achevé ce livre
qui pourra venir s'insérer dans le continuum
des récits portés par les collections du Musée historique,
s'ajouter à ce catalogue d'images, d'idées, de symboles,
de silhouettes humaines, de destins évoqués fugitivement,
de paysages, de mouvements intellectuels et de mensonges,
et de participer à ce programme ambitieux,
déraisonnable et évidemment intenable
qui consiste à raconter avec la plus grande exactitude possible
l'histoire d'un lieu.

C'est une chose, peut-être, sur laquelle conclure, de façon un peu plus optimiste, après avoir beaucoup parlé du terme des choses, et évoqué la mort, par paliers, de chaque élément de notre environnement, aussi bien physique que mentale: la richesse, la variété, et l'importance singulière de chaque instant.

Quand Alan Moore, dans son roman *Jerusalem*, prétend que le temps n'est qu'une catégorie de la perception, que chaque chose s'est déjà produite depuis toujours et se répète à l'infini, il me semble exprimer une idée assez similaire.

#### DE QUOI HIER SERA FAIT

Si l'on peut, par le simple jeu du langage, invoquer des temps inconcevables, imaginer des choses séparées de nous par des espaces sans mesure, cela montre que l'intérieur de nos têtes aussi est gigantesque, que notre imaginaire est toujours à explorer, que notre faculté de penser, pendant le bref temps qui nous est alloué, nous offre des marges de manœuvre infinies pour nous-mêmes, pour notre entourage, pour notre culture et pour tout ce qui vient ensuite.

Je vous remercie de m'avoir accompagné et d'avoir porté avec moi ces images.

Cette fois, c'est dit, c'est la fin.

Texte lu le 20 janvier 2017 et suivi d'une conférence sur le temps cosmique par M. Roland Lehoucq.

# ATELIER D'ÉCRITURE DU 5 NOVEMBRE 2016

- promenez-vous dans le Musée
- prenez le temps de choisir **un endroit** qui vous plaît et où vous pouvez vous installer pour écrire
- écrivez, sur trois feuilles différentes, les trois textes suivants :

#### 1. LE DÉCOR.

Où êtes-vous? Qu'est-ce que vous voyez, entendez, sentez? Quels objets sont exposés ici? Quelle ambiance règne? ... (au moins trois phrases)

#### 2. LES ÊTRES HUMAINS.

Qui passe ici? À quoi ressemblent les gens, physiquement? Comment sont-ils habillés? Que font-ils? ... (au moins trois phrases, sur trois personnes différentes)

### 3. LES RÊVES.

Choisissez un visiteur en particulier.

Imaginez ce à quoi il est en train de penser. Imaginez comment il était quand il était petit enfant. Décrivez un moment de sa journée de demain. D'une journée dans sa vie l'an prochain. D'une journée de sa vie dans vingt ans. (au moins cing phrases)

- s'il vous reste du temps, **revenez sur les textes déjà écrits** et essayez de préciser, par le souvenir, certains détails.
- rendez-vous ici à 16h15 précises

# ATELIER D'ÉCRITURE DU 26 NOVEMBRE 2016

- promenez-vous dans le Musée
- prenez le temps de **choisir un objet** exposé dont l'apparence vous attire
- installez-vous aussi confortablement que possible et **écrivez** les petits textes suivants:

## 1. À QUOI ÇA RESSEMBLE?

Vous êtes un voyageur du futur, dépourvu de toute connaissance sur notre époque et incapable de lire les notices.

Décrivez l'objet, sans vous préoccuper de sa fonction. Quelle taille? Quelle(s) couleur(s)? Quel(s) matériau(x)? Est-ce que ça a l'air léger ou lourd? Est-ce que c'est beau? etc. (au moins trois phrases)

### 2. À QUOI ÇA SERT?

Imaginez la fonction que pouvait avoir cet objet. Décrivez une courte scène de la vie quotidienne, dans lequel il est utilisé. (au moins trois phrases)

### 3. DANS LE MUSÉE DU FUTUR

L'Agence Temporelle décide de ramener l'objet dans le futur et de l'exposer au Musée historique en l'an 3000 Rédigez la notice à afficher à côté de la vitrine où l'objet est exposé.

(une ou deux courtes phrases)

- s'il reste du temps, choisissez un autre objet et recommencez, ou bien proposez une **nouvelle interprétation du même objet** (vous pourrez mettre en scène une dispute de spécialistes autour de l'interprétation!)
- notez les **vraies références** de l'objet sur lequel vous avez travaillé
- rendez-vous ici à 16h15 précises

# ATELIER D'ÉCRITURE DU 14 JANVIER 2017

### • promenez-vous dans le Musée.

Dans les années à venir, les collections du Musée sont menacées. Quelques heures avant qu'elles ne soient accaparées ou détruites, vous vous rendez dans le bâtiment et sauvez trois pièces que vous mettez en sécurité.

- choisissez trois pièces exposées dans le Musée, de préférence dans trois salles différentes (leur volume et leur poids importent peu).
- nommez chacune d'elles et expliquez sommairement pourquoi vous les avez choisies (une phrase par pièce). Plusieurs millénaires s'écoulent après le sauvetage. Les hommes du futur retrouvent les trois objets et décident de les exposer à nouveau. Vous êtes en charge de ce nouveau (et très petit) Musée.
- écrivez la notice (trois à cinq phrases) accompagnant l'exposition des trois pièces. Racontez ou réinventez à travers elles une histoire de la ville de Strasbourg.
- si vous avez le temps, **recommencez** le processus avec une **autre collection**. Proposez, par leur biais, une autre histoire de la ville. Vous pouvez engager un dialogue (voire, une dispute) entre les responsables de ces deux collections!
- rendez-vous ici à **16h15** pour partager les travaux.

# QUELQUES EXEMPLES TIRÉS DES ATELIERS D'ÉCRITURE

#### ATELIER 1

## 1. LE DÉCOR.

Je me trouve à Vigipirate, où j'accueille les touristes pour vérifier leurs sacs. Il règne une ambiance sympa. Les gens viennent pour découvrir ce qui se cache derrière ce grand bâtiment où sont exposés tableaux, casques, habits, etc. et se glisser dans l'époque.

(Christine)

Je me trouve dans un endroit que l'on appelle « La Strasbourgeoise », c'est un endroit assez sombre, nous sommes entourés de tableaux, vestiges du passé. Nous sommes au 17e siècle, la mode d'avant... Mais quelle époque! Paris et ses vestiges...

Nanou

Je suis dans une salle côté Moyen-âge, je vois des encadrements rouge vif et dans une vitrine un bâtiment reconstitué qui représente le centre politique de Strasbourg, datant de 1727: on l'appelle Pfalz et Monnaie. J'entends quelques brouhahas de personnes qui parlent, le bruit de la climatisation. Je vois des ombres de visiteurs au sol, venant, se déplaçant. L'ambiance est silencieuse, parfois surprise par des voix d'enfants. Impressionnante, car tous ces objets viennent du Moyen-âge, intacts, traversant tous ces siècles.

Valérie

Je suis dans la salle des canons. J'entends la cloche d'Oberhoffen. Elle est sonnée doucement par les enfants et sonnée très fort par les adultes. En face de la cloche, il y a un modèle de canon intéressant pour son mécanisme, qui fait monter et descendre la bouche à feu, et pour toutes ses décorations. Des grands, des jeunes, tous les visages du monde suivent le parcours du musée. Ils vont lentement, ils écoutent le commentaire de l'audioguide sans parler. Les filles, plus intéressées par la maison de poupée, appellent avec un petit geste leurs compagnons, qui eux sont devant les armes et canons. Dans la salle Kieffer, j'ai vu trois personnes âgées pleurer. J'ai eu mal au cœur et j'ai demandé: pourquoi? Elles m'ont dit: cela me fait penser à ma famille, à mon père, à ma mère qui ont vécu la même situation. C'était il y a longtemps. Le monsieur a 86 ans aujourd'hui.

Claire

## 2. LES ÊTRES HUMAINS.

Dans un grand trench-coat beige, les bras croisés, les lunettes élégantes, la barbe fournie mais taillée, il inspecte. Pantalon fuchsia délavé sur chaussures de ville noires et propres, il est tendance. Audioguide vissé sur de longs cheveux noirs, longiligne et légère, presque maigre dans son jean serré et ses bottes noires. La grande veste gris clair contrastant avec ses yeux bleus, son sourire de convenance.

Le nez légèrement vers le haut, sous des lunettes grandes, pour un petit visage en pointe. Ses cheveux courts tombent comme une goutte dorée éteinte, sur un regard furetant.

Didier

Un groupe essaie les casques, rient, ils portent des vêtements simples, sportswear, une jeune fille porte un voile. Des visiteurs tournent autour des vitrines, seuls, observent les objets. Ils déambulent tranquillement, s'arrêtent devant un objet, puis reprennent leur déambulation. Ils sont tous jeunes, portent des vêtements assez semblables, sombres; une jeune fille porte une casquette violette, un jeans blanc troué aux genoux. Ils sont engoncés dans leurs vestes, encombrés de leurs sacs. La majorité a pris l'audioguide. Certains tiennent leur portable à la main et prennent parfois des photos.

Sylviane

De loin et de dos on dirait un solide gaillard, quand il se rapproche on peut constater que c'est un surprenant grand-père au regard tendre et brillant. Un collier de barbe blanche entoure son visage un peu rougi. C'est un monsieur qui vient souvent nous rendre visite, il est cultivé, intéressant et très malicieux. C'est un ancien professeur.

Aurore

Un couple s'avance, main dans la main. Ils sont vêtus tous les deux très simplement d'une paire de jeans et d'une veste sombre. Ils progressent lentement, d'œuvre en œuvre, sans jamais s'éloigner l'un de l'autre, savourant le plaisir d'être ensemble.

Jennifer

## 3. LES RÊVES.

La dame qui est avec Isabelle. Elle pense à tout ce qui est dans ce musée. C'était une petite fille studieuse et intéressée. Demain, elle fera connaissance d'autres monuments et d'autres musées. Elle reviendra l'année prochaine écrire dans le musée sur d'autres manifestations. Dans vingt ans, je ne sais pas...

Stef

« Il fait sombre, ici... » Elle était une petite fille de village, insouciante mais pas naïve. Elle aimait bien l'école mais pas trop. Ses lunettes étaient trop grandes, trop épaisses, trop intello, trop lunettes. Elle se souvient de la statue de Kléber. Elle est jolie. Elle a froid dans le dos. Il y a un an, elle visitait le Musée historique. Elle se rend compte qu'elle n'en a pas retenu grand-chose. Sa fille se souvient de plus de choses. Elle a en tête la statue. Elle a froid dans le dos. Vingt ans après. Elle surveille son petit-fils. Il révise l'histoire. Il lui demande: qui est Kléber? Il lui demande de raconter sa vie. Elle réfléchit. Elle a froid dans le dos.

Didier

Un couple s'avance sans se donner la main, un va plus vite que l'autre, il ne s'intéresse pas autant qu'elle. Elle prend des photos, lit tous les cartels. Peut-être elle se demande: demain, seront-ils encore ensemble? Elle se sent si différente de lui... Pourtant, quand elle était petite, elle y croyait si fort à son prince qui la sauverait de sa belle-famille.

Nanou

Un papi avec ses petits-enfants. On peut imaginer que les parents travaillent. Les petits qui posent plein de questions sur l'époque, qui essaient de comprendre, qui veulent jouer avec les guerriers. Comment et à quoi ça ressemblait autrefois. Est-ce que pour moi ce sera pareil? Vais-je découvrir et vivre la même vie? Un travail? Y aura-t-il la guerre?

Christine

Un jeune homme timide, avec des lunettes rondes, visage rond, enfantin, adorable, très chou quand il était enfant, demain il sera incapable de prendre la moindre décision, même quand il s'agit de choisir du thé ou du café, absorbé par la lecture de je-ne-sais-quoi. L'an prochain il va défendre sa thèse de doctorat. Dans vingt ans: responsable de son service, très strict au boulot et, après le boulot, comme du miel à la maison.

(Tamara)

#### ATELIER 2

L'objet mesure entre 40 et 50 cm, ayant une forme rectangulaire à la base et un haut formant une pointe; il est fait de fer avec quelques pièces en bois. Cet objet est lourd car les matériaux utilisés ont un poids élevé. On y voit aussi 5 engrenages. Cette chose de fer aurait pu servir de petit moteur pour de petits objets tels que des jouets. Grâce aux engrenages qui tournent pour faire avancer / animer des objets.

« Moteur de secours du 21e siècle fait de fer et de bois, servant à animer / à faire fonctionner un objet ayant besoin d'un moteur temporairement. » « Petite cloche portative servant pour appeler des personnes / des animaux. Avec les engrenages qui se frottent entre eux cela permet de produire un bruit similaire à celui d'une cloche en tirant sur la cordelette qui se situe sous l'objet. » « Cet objet pourrait aussi être un casse-noix portatif qui casse la coque de la noix avec les engrenages qui tournent. »

 $\rightarrow$  référence : Horloge gothique du 16e-18e s.

Ceyla

L'objet en question est rond. Il ressemble à une petite boîte. Peutêtre qu'il s'ouvre. Sur le couvercle, au centre, un décor sculpté. Un homme est représenté mais ses habits sont différents. Il porte une sorte de jupe, il tient quelque chose en main, un bâton, un drapeau? Il est dans un décor végétal, de grosses fleurs. Sur tout le tour, des éléments en ferraille, des choses pour l'accrocher ou le poser et qu'il tienne. Tout en haut de l'objet, une forme bizarre, un clapet? Un grand embout est recouvert par une autre sorte de clapet. Sur le côté, dans la même couleur que le bois, une sorte de bouchon. Sur le côté il y a aussi écrit 1162. C'est un bel objet, qui a l'air léger malgré son apparence solide. De relative petite taille. C'est un objet qui attire le regard par son décor doré qui brille, sa forme, l'aspect lisse et doux du bois. On a envie de le toucher. Je pense à une ancienne gourde ou bien une boîte pour le transport. L'embout me fait penser que cet objet contenait quelque chose de liquide.

Les randonneurs arrivaient enfin au point de vue qu'ils attendaient tellement. « C'est la gourde de mon grand-père, je l'emmène lors des longs voyages, elle me porte chance et me donne du courage pour tenir le coup. Au final j'arrive à continuer la randonnée jusqu'à un endroit magnifique comme celui-ci. » Il boit et tout le monde retourne à ses pensées, absorbé par la vue et marqué par cette magnifique gourde.

- « Artisan inconnu, 1162. Gourde décorée. »
- $\rightarrow$  référence : Poire à poudre ornée d'un Porte-chapeau en uniforme Louis XIV, 17e s.

Chloé

Il s'agit d'un objet en forme de sphère, agrémenté de deux pointes, longeant le bas de la sphère, qui remontent vers le haut. Sur le haut de la sphère, il y a une auréole faite de 5 triangles qui se suivent, le bord de? cette auréole et de ces pointes est torsadé. Sur la sphère on voit au milieu une étoile bizarre, une fleur de lys? et autour de cette étoile des vaguelettes sont incrustées. Sur la moitié du bas de la sphère, 5 fleurs cloutées. L'objet fait 50 cm de hauteur et 40 cm entre les deux pointes. La forme: une sphère auréolée entourée de deux pointes vers le haut. La couleur: gris, noir, doré. Le matériau: on dirait du métal, du fer? L'objet paraît lourd et assez beau. J'ai envie d'en avoir un chez moi. Il est accroché à une chaînette du support, pour éviter que les visiteurs ne l'embarquent?

Voilà la saison de Noël. Comme tous mes ancêtres alsaciens, je vais faire des bredeles. Tapons sur l'écran digital « recette des bredeles ». Je commande aussitôt les ingrédients. Une minute plus tard, Robotservice sonne à ma porte avec tous les ingrédients. J'ai bien précisé: de vrais œufs, du vrai sucre, de la vraie farine. J'en ai un peu assez des produits lyophilisés qui n'ont pas de goût. Je déballe le sachet,

ah! la bonne odeur de tout ceci! La semaine dernière, ma fille avait un exposé sur les odeurs, elle a dû aller à la bibliothèque des odeurs pour faire son exposé. Les vrais aliments se perdent! Elle sera contente de mes bredeles. Je prépare la pâte et utilise l'objet pour aplatir la pâte. Je prends les points et, 1 fois à gauche, 1 fois à droite, et voilà ma pâte bien fine. J'ai retrouvé des vieux moules de gâteaux dans une brocante dernièrement, je les ai nettoyés, huilés et ils sont prêts à être utilisés. Et hop! Un bonhomme de neige, un sapin, une étoile, un ange! Voilà, tout est prêt pour être enfourné. Merci l'objet aplatisseur de pâtes!

« Certains cuisiniers ou cuisinières utilisaient cet objet pour aplatir des pâtes, de la viande ou diverses nourritures (cuisine du château du Haut-Koenigsbourg. APLATISSEUR DE PÂTES, fin du 12e siècle. Décorations inconnues. »

→ référence: Casque, 14e-15e s.

Valérie

Il s'agit d'un objet de forme conique et pourvu d'une anse, qui indique qu'on pouvait le porter d'une seule main facilement. Il a l'air solide. Dessus, un insigne en relief désigne une appartenance à quelqu'un ou à quelque chose. Des inscriptions sont gravées dessus mais difficilement lisibles. Cet objet appartient à une série d'objets identiques.

Il s'agit probablement d'un mégaphone, peut-être utilisé au 21e s. Nous savons qu'à cette époque, le peuple manifestait très souvent, mécontent des nouvelles mesures imposées par le gouvernement, voire par le patron. Le petit symbole en relief pourrait être le logo représentant le syndicat mobilisé pour défiler dans la rue, ou une corporation. Nous savons par ailleurs que la corporation des fonctionnaires défilait beaucoup dans la rue, revendiquant leurs opinions dans les mégaphones.

« Mégaphone permettant d'augmenter les décibels des voix contestataires, 21e s. Dispositif portatif d'amplification de voix. Portée: 600 mètres. Puissance: 30 watts. Poids: 700 grammes. Fonctionne avec piles. En plastique polyuréthane. »
→ référence: Mesure aux armes de Strasbourg, 16e s.

Alexandra

Je me trouve en face de cette drôle de bête. Elle a de grands yeux brillants et arrondis. Ça lui donne un petit air sympathique. Sa bouche a une forme bien curieuse, il y a même un texte tatoué sur sa lèvre supérieure et ses dents. Elle semble avoir des pattes, circulaires, d'une texture caoutchouteuse. Son corps est recouvert d'une carapace métallique bleue. Mais c'est creux à l'intérieur et il y a assez de place pour se faufiler dedans.

Je pense que c'était un animal de compagnie, robuste, capable de nous suivre partout même pendant les intempéries. Les enfants devaient sans doute jouer avec lui toute la journée et le soir, épuisés, ils se mettaient tous sur son dos pour qu'il les ramène chez eux. Avec son apparence réconfortante, les enfants s'endormaient facilement et étaient apaisés par son ronronnement.

- « Animal de compagnie en métal MATHIS, 21e s. Après plusieurs années de loyaux services auprès de ses maîtres, il repose désormais dans le musée historique. »
- $\rightarrow$  référence : Voiture Mathis, 1925.

Minh

#### ATELIER 3

- 1) *Débris du cercueil de Kléber, bois* : un bout de planche informe, un mystère en soi, l'objet historique abstrait par excellence.
- 2) Fleurs femelles et mâles du peuplier, modèle de Brendel, bois, plâtre polychrome: bien que ce soit un modèle d'un élément de notre nature, il semble être la représentation d'un objet fantastique, venu tout droit d'une autre planète, par sa matière lisse, son aspect brillant et patiné.
- 3) Les quatre saisons, automne, huile sur toile: ce portrait à la manière d'Arcimboldo est beau, riche et drôle à la fois, en particulier ses yeux noix et raisin posés sur ces pommes rouges à croquer.
- 1) Morceau de matière inconnue, 20x30 cm, datation inconnue: cet objet pourrait être un artefact du fait de son aspect lisse, mais cette hypothèse est controversée. Ce qui nous reste de la nature depuis le Grand Bouleversement et qui forme le sol que l'on foule et les parois des reliefs qui nous entourent nous permettent d'en douter. On a en effet retrouvé l'empreinte d'une matière similaire dans les falaises du Vercors.
- 2) Fleurs femelles et mâles du peuplier, modèle de Brendel, matière inconnue et plâtre polychrome: cette deuxième pièce date également de la période pré-Grand Bouleversement. L'étiquette nous précise qu'il s'agit d'une fleur de peuplier. Nous ne savons pas encore dire si cette chose que l'artiste nomme ainsi est issue de sa seule imagination ou représente une forme de vie antérieure.
- 3) *Quatre saisons, l'automne, huile sur toile*: cette œuvre artistique nous donne à voir un visage au travers d'objets qui ne sont pas sans rappeler la fleur du peuplier. Cette œuvre nous donne donc une indication sur la qualité purement fantastique de ces figures.

anonyme

Joutes nautiques, tableau de 1666 de Leonhard Baldner. Bottes de hussard 1er Empire: elles sont chic et font penser à des Louboutin.

Spondyle américain.

Il y a 3000 ans, les gens se préoccupaient beaucoup de l'écologie. Ils devenaient de plus en plus sensibilisés à la dégradation de la nature, le réchauffement climatique, la montée des eaux, la fonte des glaces, etc. Les eaux sont tellement montées que Strasbourg s'est retrouvée ville de bord de mer. Ils ont dû réinventer leurs modes de déplacement, à l'image de Venise. Les barques remplacèrent les voitures, les bus, les trams. Leurs habitudes alimentaires ont, de la même manière, changé. Ils ne se nourrissaient plus essentiellement de cochon et de chou, mais de façon plus systématique de canard, d'algue et de moule. D'ailleurs l'élevage de moules est devenue la grande source économique de Strasbourg. On peut voir une scène de drague à la moule sur le tableau des joutes, avec les commerçants qui attendent le retour des pêcheurs pour faire les meilleurs affaires. En tout cas, les strasbourgeois avaient de plus en plus les pieds dans l'eau et la chaussure usuelle devint la botte... rouge, pour garder un côté chic. Le coq, qui était devenu un symbole, a été remplacé par le spondyle américain.

Alexandra

Tableau de l'entrée solennelle de l'empereur Sigismond à Strasbourg en 1414, grand et beau comme une bande dessinée.

La chenille du Bombyx du Mûrier en papier mâché peint par Louis Auzoux, qui est très décorative et intrigue. On peut passer du temps à l'étudier et la regarder.

Masque à gaz de la défense passive pour enfant, en cas de danger, ça peut aussi servir.

Les colons de Strasbourg ont eu besoin, des siècles durant, d'appareils respiratoires. Le site???était impropre à la vie et infesté de monstres répugnants. La larve ici naturalisée et séchée laisse imaginer le danger qu'ils encouraient au quotidien. Ce n'est qu'au terme de leur civilisation qu'ils développèrent la technologie invisible leur permettant de respirer face découverte. Ils avaient

alors modifié génétiquement leurs prédateurs pour s'en servir de montures. Libérés des contraintes extérieures, ils se concentrèrent sur des querelles à l'intérieur de leur espèce et s'anéantirent rapidement.

Léo

# TOUS CEUX SANS QUI...

#### Merci à:

Jean-Claude Gall, Monique Fuchs, Roland Lehoucq, pour la disponibilité, les rencontres avec le public et les relectures scientifiques,

Sylviane Hatterer, Isabelle Bulle et Monique Fuchs pour les conseils, l'accueil et la bonne compagnie, tous les participants aux ateliers d'écriture, pour leur imagination et leur bonne humeur,

Jens Harder pour sa série de bandes dessinée Alpha, Bêta...

ainsi, pour leur soutien financier, qu'à Ville de Strasbourg
Strasbourg.eu

Musées de la ville de Strasbourg

## MUSEES DE LA VILLE DE STRASBOURG

#### **DRAC Grand-Est**



De quoi hier sera fait est un livre électronique édité par les Règles de la nuit. Corrections de Sylviane Hatterer. Couverture et maquette de Laure Afchain.

Achevé de codé en mai 2017.



Crédits illustrations : Couverture – Laure Afchain sur fond de capture GoogleEarth

> Le Pont du Corbeau et la Grande Boucherie, Eugène Petitville, 1841

M. Werlé, INRAP, 2005; sur fond de plans D. Gaymard, ACMH, 1997

Mathieu Bertola – Musées de Strasbourg

Tout le reste: photos floues de l'auteur.